

La description en anthropologie "interprétative"

1. Remarques introductives

L'étude qui va suivre est d'intention plus descriptive que théorique.

Mon but est de développer, sur un nouveau matériel, certaines des hypothèses que j'ai formulées ailleurs⁽¹⁾ sur les normes, les formes et les fonctions des descriptions dans des textes scientifiques en sciences humaines, en l'occurrence des textes d'anthropologues.

Conformément à une décision méthodique que j'ai prise de m'arrêter à des textes reconnus historiquement comme fondateurs dans la discipline⁽²⁾, mon étude va porter sur une monographie qui s'est trouvée servir d'emblème à ce que les spécialistes conviennent actuellement de considérer comme une nouvelle façon de faire de l'anthropologie et qu'on appelle, en suivant son auteur, "anthropologie interprétative". Il s'agit des fameuses "Notes sur le combat de coqs balinais" de Clifford Geertz⁽³⁾, un anthropologue de Princeton.

Je vais commencer par quelques observations d'abord extérieures sur ce texte, avant d'indiquer le point de vue sous lequel je me propose d'en aborder certains aspects.

1.1 "Notes sur le combat de coqs": le texte.

Le texte est assez long⁽⁴⁾ et, à première lecture, plutôt difficile

(1) Pour des considérations plus théoriques, voir M.J. Borel, (1986), *Le discours descriptif, questions d'épistémologie et de sémiologie*, Neuchâtel, Travaux du Centre de recherches sémiologiques, 51,I,1-52; (1987a), *Discours descriptif et référence*, id, 53, 77-89; (1987b), *Le discours descriptif dans des textes scientifiques, Interdisciplinaires*, Fribourg (à paraître); (1987c) *La schématisation, la description et le niveau utérin*, Revue européenne des sciences sociales, XXV, 77, 151-177.

(2) Voir M.J. Borel (1987c), 161.

(3) C. Geertz, *Deep play: Notes on the Balinese Cockfight* paru en 1972 dans *Daedalus*, 101,1-37, réédité dans *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973, et paru en français (trad. L. Evrard) sous le titre: *Jeu d'ansen. Notes sur le combat de coqs balinais*, dans *Débat*, 7, 1980, 86-145. Le dernier livre de Geertz est explicite dans son titre: *Local Knowledge. Further Essays in Interpretative Anthropology*, New York, Basic Books, 1983.

(4) Le texte en traduction comporte soixante pages, avec quarante-neuf notes en italiques dans le texte (plus quatre du traducteur), quarante-et-une notes et références en bas de page, (dont huit du traducteur), plus une carte en marge et quatre photos encartées. On compte cinquante-sept mentions (proportionnellement presque une par page) de trente-trois ouvrages académiques, dans le champ anthropologique ou ailleurs. Le plus ancien cité est Aristote, le reste se situe entre 1921 et 1970. Les références sont utilisées pour introduire un terme, pour discuter d'un concept, pour citer ses propres textes, pour citer des classiques - les réfuter ou s'y appuyer (rarement), pour emprunter un concept (souvent) et pour se servir de données ethnographiques (massivement).

L'article est divisé en six parties, ou chapitres, dotées d'un titre mais sans numérotation; il n'y a pas de bibliographie en fin d'article. Notons un contraste entre l'appareillage considérable des références, indice habituel d'une écriture scientifique, ou à tout le moins académique, et le choix d'une formule journalistique pour l'intitulé des chapitres, par exemple: "Des coqs et de hommes", ou bien "Jouer avec le feu"; seul le

d'accès. D'une façon encore périphérique, je vois deux causes à cette difficulté de lecture.

La première se trouve dans le fait que le texte commence par un récit, contrairement au standard des monographies dans le domaine⁽¹⁾ qui veut qu'on commence par une introduction méthodologique, ou sinon, par une référence (même seulement contextuelle) aux méthodologies admises. Il s'agira d'essayer de comprendre le sens ou la fonction de ce récit dans l'économie du projet de Geertz.

On peut, certes, le lire comme une "description d'actions"⁽²⁾, une méthodologie déguisée, mais c'est alors une variante de l'"observateur-participant" dont on s'accorde aujourd'hui à penser qu'il est bien peu consistant⁽³⁾; de plus, elle ne guide guère le lecteur dans sa reconstitution du cheminement de la procédure de l'enquête menée par l'anthropologue. J'y reviendrai, mais retenons déjà que la notion de **récit**, qui se trouve au départ d'une stratégie d'exposition, sera également l'un des thèmes ou des objets du discours théorique de Geertz, qui se réfère à Ricoeur et à son épistémologie du discours historique. Par ailleurs, à part cette entrée en matière, ce texte n'a rien de littéraire, rien d'un récit de voyage.

L'autre cause tient à l'absence d'un "plan de texte"⁽⁴⁾ et d'une problématique qui seraient explicités d'emblée dans une introduction (voire dans un "abstract") conformément aux canons du genre et qui permettrait au lecteur d'anticiper sur ce qu'il va lire: le sens ou la fonction de ce qu'on lit est toujours donné après, en fin de partie ou de chapitre. De ce fait, la proportion relative de considérations théoriques et méthodologiques, ou de changements de niveau par rapport aux considérations proprement empiriques augmente à mesure qu'on avance dans la lecture, imposant à chaque coup une relecture rétrospective, pour déboucher en fin sur des déclarations méthodologiques. Ce qui ne veut pas dire que le texte manque de cohésion; bien au contraire, une observation des procédés textuels d'articulation utilisés par l'auteur montre que sa rhétorique, qui est donc analytique plutôt que synthétique, est en réalité sans faille et que les procédés de transition d'une partie à l'autre sont systématiquement réglés: par exemple, chaque chapitre s'achève par un changement de niveau de discours, un déplacement de l'intérêt ou l'énoncé d'un problème à résoudre.

L'auteur lui-même s'en explique lorsqu'il classe ses "Notes" dans le genre "essai"⁽⁵⁾ pour l'opposer au traité théorique qui serait une somme synthétique: "*The essential task of theory building is not (...) to generalize across cases but to generalize within them*". J'y reviendrai également, mais retenons déjà l'expression "**theory building**" et l'idée qu'une théorie en développement s'approfondit davantage qu'elle n'accumule, passant de couches plus grossières et élémentaires de la compréhension à des couches plus articulées.

Ces considérations toutes extérieures sur le texte de Geertz et ses procédés d'exposition n'ont pas pour but de le déclarer "mal formé". Cette éva-

— dernier titre a une signification non descriptive et étiquette le problème traité: "*Dire quelque chose de quelque chose*".

(1) cf. J.A. Boon, (1983), *Functionalists write too: Fuser/Malinowski and the Semiotics of Monograph*, *Semiotica*, 46, 2/4, 131-149.

(2) F. Rezas, (1987), *Du descriptif au narratif et à l'impératif: Les prédictifs fonctionnels (ici-même)*.

(3) C'est ainsi que me paraît l'interpréter J. Lowy, (1981), *Theorizing Observation, Communication and Cognition*, 14, 1, 7-23.

(4) cf. J.M. Adam, (1987), *Actualités et séquentialités. L'exemple de la description Langue française*, 74, 51-72. Les instructions explicites de lecture sont plutôt rares et font rappeler davantage qu'elle ne font prévoir.

(5) C. Geertz, (1973), p. 26

luation "paradigmatique" le jugerait en effet du point de vue des sciences de la nature ou de toute discipline se réclamant de leur modèle rhétorique et argumentatif. Elles n'ont pas pour but non plus de le déclarer "littéraire"; cette évaluation-ci viendrait des opposants à la première, et selon elle, les sciences humaines ne pourraient *ex sui generis* être confondues avec les sciences de la nature et devraient se démarquer en assumant une rhétorique ou une argumentation tout autre, leur objet étant "tout autre": l'"Homme"; en fait, ce qui est postulé appartenir à l'ordre des significations ne saurait être connu que littérairement, prétend-on. Ce débat existe actuellement en épistémologie de l'anthropologie, notamment à propos du statut de l'ethnographie.

En constatant qu'on trouve bien, dans le texte de Geertz, dans sa façon de composer et de qualifier son propre texte, des indices d'une démarcation relativement à d'autres façons d'exposer des connaissances, je me pose plutôt les questions suivantes.

Ce fait, facilement constatable, implique-t-il immédiatement une démarcation (qui tiendrait au terrain propre de la discipline, à savoir des activités humaines et des significations) relativement à des façons normales, en sciences empiriques, de construire des connaissances? Et si oui, à quel niveau de l'entreprise prend-elle place? Au niveau des concepts, des schémas d'explication, des modes de raisonnement ou à celui des procédures d'observation?

1.2. Points théoriques

Cette remarque et ces questions ont pour but de faire voir que mon intérêt ne s'oriente pas dans le sens d'une épistémologie "interne", pour laquelle il s'agirait de décider, dans la discipline elle-même, de ce qui est "bien" ou "mieux" pour l'anthropologie et de prendre ainsi position dans le débat interne à cette dernière, ce qui équivaldrait à intervenir dans la discipline d'un point de vue normatif. Il s'oriente plutôt dans le sens d'une épistémologie "externe" (sous ce terme, je paraphrase ce que Piaget appelle "dérivée"⁽¹⁾); celle-ci prend pour un fait, à décrire sans jugement de valeur, que quelqu'un, à un moment donné de l'histoire, dans une certaine constellation de rapports sociaux et matériels et dans un certain langage, contribue ou croie (ou dise) contribuer à l'instauration d'une norme nouvelle pour l'action. Ici, il s'agit de l'action en quoi consiste le fait de faire de l'anthropologie.

Ce qui m'intéresse donc, c'est comment les anthropologues construisent une connaissance dans leurs formulations et comment ils justifient cette construction. Mais que l'un, la justification, ne soit pas nécessairement le "portrait" de l'autre, la construction⁽²⁾, que ce qu'on croie ou dise faire ne corresponde pas automatiquement à ce qu'on fait, entre aussi dans le fait que je considère. On pourrait rencontrer là peut-être un des traits contingents qui distinguent aujourd'hui certaines sciences d'autres sciences, humaines ou non.

(1) J. Piaget, (1967), *Logique et connaissance scientifique*, Paris, Gallimard, 1173-1179. Pour Piaget, l'objet de l'épistémologie dérivée est le type de relation qui, dans une discipline donnée, s'établit entre le "sujet" et l'"objet" d'une connaissance et qui intéresse le problème général (ou philosophique) des rapports entre le sujet et l'objet dans la construction de la connaissance, quelque soit le type de connaissance. La question de l'épistémologie interne est, pour les sujets d'un type de connaissance donnée, celle des fondements mêmes de l'objectivité des objets dont ils sont les sujets. Si la première approche n'est pas normative (mais psychologique, sémiologique, logique, sociologique ou historique), la seconde doit l'être. La première peut être critique, au sens de Kant ou, de façon moins spéculative, par comparaisons dans le processus de l'histoire qui "sanctionne" de façon rétrospective; la normativité de la seconde est par contre inévitablement appelée par sa fonction.

(2) M. J. Borel (1967c), 169.

L'existence de ce décalage entre les procédures utilisées et les méthodologies avouées permet en tous les cas à la réflexion épistémologique de ne pas préjuger au départ d'une différence entre les sciences qui ne leur viendrait, en quelque sorte par destin, que de leur objet !

La question générale que j'aimerais esquisser de ce point de vue est celle de savoir si l'entreprise de Geertz, telle que son texte nous la révèle, instaure bien un nouveau paradigme en anthropologie comme certaines de ses déclarations, ou du moins celles qui ont circulé sur elles dans les débats, semblent le laisser croire. Pour la poser, il faudra donc étudier ses déclarations mais également comment, de fait, il construit ses objets au moyen de descriptions, et comment il développe ses explications.

Difficultés de lecture pour le lecteur, choix d'une rhétorique analytique et choix d'un type littéraire de texte pour le locuteur, il n'en reste pas moins que, pour l'épistémologue qui le lit, ce texte porte de très nombreux indices de la présence d'un discours scientifique.

Premièrement en effet, on y parle de quelque chose qui existe (les Balinais se livrent au jeu du combat de coqs même si l'observateur n'y est pas, ou du moins d'autres sources l'attestent), qu'on pourrait "aller voir" (et on peut y aller) dans des conditions analogues à celles dans lesquelles on nous les montre. On y indique aussi comment ces "choses", c'est-à-dire une expérience de terrain, sont transformées en objets de connaissance et de communication scientifique, à différents niveaux d'élaboration, en d'autres termes comment elles sont schématisées⁽¹⁾ dans un projet de connaissance empirique sous forme de description et d'explication.

Deuxièmement on y parle également, à un autre niveau, des démarches qui président à cette construction et qui l'autorisent, de leurs relations avec d'autres démarches possibles et de leur légitimité respective. Enfin on y voit la connaissance construite mise en rapport avec d'autres états de cette connaissance, antérieurs et extérieurs au texte-même, mais intervenant dans la construction sous la forme de références, par exemple. Et celles-ci sont nombreuses dans le texte.

Geertz est lui-même assez clair sur ce point dans un de ses propres intertextes: une science est une science. Interprétative ou non (je reviendrai sur ce qualificatif), *"its freedom to shape itself in terms of its internal logic is rather limited"*⁽²⁾, et son discours ne peut s'opposer à l'articulation conceptuelle et échapper aux modes systématiques de résolution de problèmes et d'exposition que tout travail à l'intérieur d'une discipline donnée requiert. Quand bien même elle se voudrait interprétative (et certes, en anthropologie, quelle que soit son étiquette, il ne peut s'agir à strictement parler ni de prédiction, ni a fortiori de déduction dans quelque modèle à "covering laws" que ce soit), elle ne peut donc se limiter à une auto-validation "empathique" qui ne tiendrait que de l'intuition géniale et du talent d'écrivain de l'interprète. Se formulant, elle use de canons explicites et doit contrôler ce qu'elle prétend objectiver. On n'y *"insinue"* pas de la théorie, dit Geertz, on doit la *"poser"*

(1) Dans l'optique des recherches neuchâteloises, l'idée de schématisation est une notion plus souple que celle de "modèle" pour rendre compte de la part construite de toute connaissance qui se formule dans un langage, quel que soit son niveau d'abstraction ou d'organisation. Aujourd'hui, l'idée de modèle est tellement liée à la mathématisation et à la technicisation des théories logiques qu'elle peut difficilement servir, sans perdre de sa précision théorique, à désigner par exemple ce qu'il peut y avoir de construit, de "fabriqué" dans ces formules en langue naturelle en quoi consiste une description ou un rapport de terrain, autrement dit dans un discours peu ou pas formalisé au sens exact du terme.

Pour la rattacher aux notions que je me propose d'introduire, je vais expliciter cette remarque en faisant appel à deux distinctions que j'ai déjà utilisées pour encadrer et pour guider, d'un point de vue épistémologique (externe), une étude sémiologique de procédures de construction de connaissances dans le discours anthropologique. Je les rappelle brièvement, car elle me serviront à lire le texte dont je veux analyser les procédures de description.

Comme on va le voir, une première distinction⁽¹⁾ concerne deux tendances qui me semblent caractériser toute entreprise scientifique, et elle me sera utile pour justifier la possibilité d'employer les concepts de "**discours quotidien**" et de "**schématisation**", selon la définition de Grize⁽²⁾, pour étudier un discours comme celui de Geertz en tant que scientifique. La seconde distinction, qui découle de la première, relève deux aspects inséparables de la tâche professionnelle de l'anthropologue quand il prétend faire de la science.

Plutôt que d'opposer d'emblée, et de façon extérieure ou normative, le discours "scientifique" qui serait... scientifique au discours "littéraire" qui serait, donc, littéraire... j'admettrai à titre d' à priori qu'un savoir qui n'est pas formalisé est schématisé⁽³⁾.

Mais on se souviendra alors qu'un savoir formalisé est essentiellement lié à un certain type non-naturel de langage. Il en va, c'est évident, de même d'un savoir schématisé qui est lui aussi lié au langage; mais contrairement au premier type de savoir lié à un langage spécifié, c'est à du, ou à des langages que ce dernier est lié, des langages qui sont plus ou moins naturels selon les cas. On admettra aussi, le constat est aisé, qu'en anthropologie les textes ne sont en général pas formalisés, et donc que leur(s) langage(s) est (sont) plus proche(s) de ceux des discours quotidiens, c'est-à-dire de la variété mais aussi de la spécificité des discours de tout un chacun dans diverses sphères de l'activité.

Mais à quoi tient alors la quotidienneté - autrement dit une certaine spécificité - du discours scientifique quand il n'est pas formalisé sans être pour autant "ordinaire"?

1. Voici une première distinction qui me semble utile pour pouvoir répondre à cette question. Il existe à mon avis deux tendances qui sont internes à tout projet de science dans notre histoire (un projet de compréhension objective, ou pour le moins intersubjective, de ce que les choses sont) et dont leurs discours témoignent empiriquement.

a. L'une de ces tendances (il est donc question de degrés) est une tendance à l'"**idéographie**", c'est-à-dire à la formation de langages plus fonctionnels pour le traitement des concepts et du raisonnement que pour la communication. Cette tendance se manifeste déjà de l'intérieur d'une langue naturelle⁽⁴⁾, et elle peut s'attester à divers niveaux dans la formulation du discours:

(1) M.J. Borel, (1967c), 163-164.

(2) J.B. Grize, (1982), De la logique à l'argumentation, Genève, Inroz.

(3) Un discours non formalisé relève en d'autres termes des opérations de la logique naturelle, ce qui signifie que toutes ses procédures ne sont pas reconstituables dans le langage non naturel de la logique de la démonstration. Elles sont "non formelles" comme l'on dit aujourd'hui, ce qui ne veut pas dire pour autant qu'elles soient informelles! Voir sur ce point deux numéros de Argumentation (à paraître en 1988) consacrés aux rapports entre l'argumentation et, respectivement, la logique et l'épistémologie.

(4) Il est frappant de constater que même Malinowski, pourtant peu susceptible d'être taxé de formalisme, distinguera soigneusement un mode d'exposé des données et des documents propre

même, l'on peut dire qu'au niveau de la description, pourtant en principe "idiographique" (non close, singulière, concrète...), la transformation d'une chose d'expérience en la schématisation d'un objet de discours scientifique est à ce prix.

b. La seconde tendance dont je veux parler est une tendance à la "**distinction**" selon laquelle il n'est de connaissance scientifique que démarquée des connaissances ordinaires, et au nom de laquelle peuvent être identifiés, sur le plan social et historique, des disciplines et des traditions, des professions, des programmes et des institutions, c'est-à-dire tout un cadre de référence pour des activités normées.

La description comme discours est l'une de ces activités, dont les formes admises devront ainsi servir aux fonctions requises de données ou de documents pour la construction, la justification ou la transmission d'une connaissance.

Aussi convient-il, de ce point de vue, de recevoir avec prudence toutes les tentatives faites pour classer un discours comme celui de Geertz, et avec lui tout ce que *devrait* être l'anthropologie, hors de la portée des deux tendances dont je viens de parler, sous prétexte qu'il se démarque par certains traits de paradigmes reçus en anthropologie. Encore convient-il de voir où se situe la démarcation.

2. La seconde distinction que je veux rappeler concerne, compte tenu de la première, la tâche professionnelle et disciplinaire de l'anthropologue.

Comme savant délié à la recherche "de terrain", ce qu'il partage avec plus d'une discipline empirique (y compris en sciences de la nature), il est voué à "**rapporter**", au double sens de l'expression que j'emprunte ici à Latour⁽¹⁾. Il a d'une part, c., à faire rapport sur quelque chose qui lui préexiste dans son contexte propre qu'est le terrain: la science empirique a beau construire ses objets, elle a cependant à justifier que ses constructions ne sont pas uniquement des artefacts ou des "fictions"⁽²⁾. Mais d'un autre côté, d., il a encore à rapporter avec lui quelque objet susceptible d'être traité dans un programme de recherche, de prendre place dans d'autres contextes, celui de la discipline et de ses problèmes, celui de la profession et de ses savoir-faire, ou celui du discours où il prendra forme et sera communiqué à divers publics⁽³⁾.

De ce point de vue, la description aura pour aspect de son sens, son aspect énonciatif⁽⁴⁾, de référer ou d'individualiser quelque chose du terrain, tout en permettant, par un autre aspect, un aspect cognitif, de l'identifier comme un certain objet doué de traits de structure; et elle aura pour fonctions

et un langage public, celui qu'il pratiquera dans ses *Argonautes* à savoir le récit, moins ennuyeux pour le lecteur non professionnel, plus vivant.

(1) B. Latour, (1985), *Les "mes" de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques*, Culture Technique, 14,4-23.

(2) S. Bonatti (1986), *Models and Interpretations in human Sciences: Anthropology and the theoretical notion of Field*, Actes du colloque d'histoire et de philosophie des sciences, Gand, 901-914 (à paraître). En insistant à juste titre sur le caractère construit (fictionnel) des connaissances, on ne peut cependant négliger de mentionner tous les contrôles qui pèsent sur cette construction dans l'optique réaliste et critique qui veut l'oeuvre de science.

(3) Même J. Favret-Saada qui dans: (1977), *Les Mots, la mort, les sorts*, Paris, Gallimard, qui pousse très loin la réflexion sur les conditions interactives, dialogiques et sur les jeux de miroir requis par les pratiques de l'observation de terrain en anthropologie interprétative, et sur leurs difficultés à être transmises, se voit confrontée avec les nécessités imposées par la tâche professionnelle de l'anthropologue qui est de "rapporter". cf. Borel (1987a), 83-88.

(4) Cf. J. Prod'homme, ici-même,

d'entrer dans des constructions discursives dont la finalité est autre que descriptive, des explications, des argumentations, des récits...

De ces deux distinctions, il découle donc certaines hypothèses sur la description, qui vont guider une analyse sémiologique. Mais avant de les élaborer à l'occasion du texte que j'ai choisi, ce qui fera l'objet d'une troisième partie, il me faut commencer, dans une deuxième partie, par indiquer ce qu'est le projet d'une anthropologie "interprétative" selon Geertz. Je résumerai ensuite les différentes parties ou mouvements de son discours dans le texte des "Notes", afin de pouvoir situer les passages descriptifs retenus par mon analyse dans le contexte d'une procédure d'exposition (que j'ai déjà brièvement caractérisée) et dans celui d'une procédure de résolution de problème impliquant données et arguments: un résumé schématique en esquissera la forme et le projet. Je conclurai enfin en revenant sur les questions que j'ai posées, celle de savoir à quel endroit de la construction se situerait la nouveauté de l'entreprise de Geertz, et celle qui concerne le rôle et la portée du récit initial.

2. L'idée d'anthropologie interprétative et le discours des "Notes"

2.1. L'idée d'anthropologie interprétative

Qu'est-ce, selon Geertz, que l'anthropologie interprétative? La réponse fournie par le texte des "Notes" est fort allusive et le lecteur l'apprend en quelque sorte en marchant, voué à découvrir, à accumuler et à organiser différents indices semés dans le fil du texte.

On peut constater d'abord que ces indices concernent pour la plupart la façon dont il faut penser l'objet de l'enquête, cet ensemble d'événements vécus d'abord comme "*poussière et panique*" (p.90) par l'anthropologue dans son premier contact avec le terrain, à savoir les combats de coqs; on a en fait très peu d'informations méta-discursives sur ses méthodes, c'est-à-dire sur le type d'explication proposé, sur la construction de l'objet tel qu'on nous le fait concevoir à partir des données saisies sur les événements du terrain, et sur la façon dont ces événements sont eux-même en relation avec l'anthropologue, donc sur les procédures d'observation. L'auteur nous en dit donc plus sur ce qu'il pense que sur ce qu'il fait; il conclut d'ailleurs lui-même son texte par cette formule programmatique: "*Les sociétés comme les vies contiennent leur propre interprétation. Ce qu'il faut apprendre, c'est comment y accéder*" (p.146).

On a ainsi une forme curieuse de monographie, à intention certes descriptive et explicative qui présuppose connu, comme dans son dos ainsi que le veut le genre, le canon des savoir-faire de la discipline. Cependant, en se qualifiant elle-même de "Notes", elle projette devant elle, comme une tâche encore à remplir, l'élaboration d'un nouveau canon propre à "*mesurer sociologiquement des formes symboliques*" (p.146).

Car c'est bien de cela qu'il s'agit au niveau de l'objet de l'enquête: de formes symboliques.

Grâce aux indices⁽¹⁾ contenus dans des commentaires théoriques injectés

(1) Ces indices sont fournis par des termes semés au fil du texte. En quelque sorte sous les yeux du lecteur, le champ sémantique du symbolique qui nourrit la thèse sur la nature du CC se construit coup par coup, dans une prolifération de termes rarement fixée par des dé-

dans les passages descriptifs et explicatifs qui constituent le gros du discours, on apprend que le combat de coq, d'essence symbolique au delà de sa matérialité sanglante et économique, est simultanément métaphore ou simulation de l'identité balinaise (masculine) et métonymie ou partie concrète de la société balinaise tout entière; puis qu'il est drame, théâtre, ou jeu (représentation, au double sens du mot: de substitut et de mise en scène); on y apprend enfin que ce drame, qui représente quelque chose, le représente à quelqu'un pour qui il fait sens. Le combat "dit" ou "raconte", en "figurant", "comme toute forme artistique, car enfin, c'est là le sujet" (p.132)⁽¹⁾.

De façon générale donc, pour Geertz, transformer un événement culturel complexe en objet d'enquête anthropologique, c'est lui attribuer les propriétés d'un "texte". Texte dont on postule qu'il parle à ceux qui l'utilisent, que ceux-ci savent le lire dans leurs catégories et qu'il leur sert à comprendre leur être social; texte que l'anthropologue doit apprendre à lire "par dessus l'épaule" (p.145) des usagers, qu'il doit par conséquent, dans sa propre lecture, construire comme susceptible d'être compris par lui aussi, dans ses propres catégories.

Ces vérités sur son objet, Geertz les indique en continu dans son texte, il s'en sert ou il les affirme, mais sans réellement les discuter. Par ailleurs il pratique une méthodologie dans le cadre d'un problème à résoudre, ses descriptions et ses explications en sont le témoin. Mais il la déclare rarement de façon explicite, bien qu'on en ait des indices dans le lexique et dans certains commentaires; de même, on ne trouve que peu d'épisodes polémiques.

Quand est-il alors de l'idée d'interprétation? Ce qui précède suggère qu'en tous cas l'objet de l'enquête est conçu comme étant de nature interprétative, puisqu'il s'agit de textes que ceux qui les pratiquent déchiffrent et font fonctionner dans leur existence: l'interprétation est "dans" l'objet même, elle le constitue.

Il est clair aussi que, pour l'anthropologue qui voit un objet textuel dans un événement culturel (un point de vue qui lui permet de l'identifier comme culturel), le rapport qu'il a avec cet objet est également de nature interprétative: ce texte, il doit savoir le lire. Mais, dit Geertz, il ne pourra le lire que "par dessus l'épaule", ou bien "comme dans les exercices de lecture approfondie (où) on peut choisir n'importe quel point de départ" (p.146). Et il doit pouvoir en parler, rapporter à son propos.

Lecture approfondie. L'anthropologue ne lit donc pas les textes qui sont ses objets comme les lisent ceux qui en sont les sujets, bien qu'il en soit aussi sujet d'une certaine façon, en un certain lieu, celui précisément où il assume la spécificité sémiotique de son objet : ce sont également des textes pour lui.

Mais Geertz rappelle un fait anthropologique, à savoir que: "Les sociétés, comme les vies, contiennent leur propre interprétation" (p.146); pour lui, ce fait est empiriquement vrai des Balinais; et bien que Geertz ne le formule pas explicitement, il est cependant réflexivement vrai aussi de notre propre société. Et de ce point de vue, on peut ainsi dire qu'il appartient à notre société et à sa propre auto-interprétation comme culture (notamment par le biais des disciplines anthropologiques) que de vouloir connaître comment en fait les sociétés s'interprètent elles-mêmes. Quand elle prend le biais de la connaissance empirique, l'interprétation de notre culture passe par une nécessaire décentra-

d'analogies avec des objets ou des recherches de nature extra-ethnographiques et avec des situations extérieures au terrain.

(1) A titre illustratif de la façon d'exposer de Geertz, il faut attendre quarante-trois pages avant que l'objet, construit progressivement sous un certain nombre d'aspects, soit explicitement thématisé comme classé dans une certaine catégorie théorique.

tion, par un détour objectivant.

C'est pourquoi il n'est pas immédiat, comme on le fait très souvent, d'inférer du fait que l'objet de l'enquête soit de nature interprétative, que l'enquête elle-même qui le traite doive l'être au même titre ou de la même façon: Geertz, pour dire les choses rapidement, ne pratique pas le combat de coq comme le font les Balirais, il ne joue pas, ne parie pas, il écrit ! Par analogie, une grammaire de Chomsky ne traite pas des phénomènes de langage comme le font les usagers, car comme machine et par définition, elle n'y "comprend" rien; pourtant elle ne laisse pas d'en dire quelque chose qui concerne en tous cas la science qui la construit, en tant qu'usagère de langage.

Dans les "Notes", Geertz se réfère à Ricoeur pour étayer la possibilité de concevoir les activités culturelles comme des ensembles d'ensembles de textes, mais dans la discipline de l'anthropologue. Or on le sait, ce dernier définit le type d'explication dans lequel il voit la méthode ou l'outil propre à traiter d'objets d'espèce sémiotique tout en étant doté du pouvoir objectivant exigé par une enquête scientifique: c'est l'*explication structurale* ⁽¹⁾ (Ricoeur se réfère lui-même à Lévi-Strauss). C'est, comme on le verra, le type même d'explication utilisé par Geertz pour le combat de coqs, ⁽²⁾

Celui-ci s'exprime ailleurs ⁽³⁾ sur ce point pour caractériser ce que veut dire "être interprétative" pour l'anthropologie. Le rapport de la discipline à son objet est un rapport complexe et problématique, car il s'agit d'exposer la signification particulière que revêt, on vient de le voir, un ensemble d'actions pour leurs agents et d'énoncer explicitement, c'est-à-dire d'"inscrire" (p.19) dans des termes recyclables ("perusables", p.20) ce que cette connaissance démontre à propos de la société qui en est le contexte, et sur la vie sociale en tant que telle (p.27). Ces termes sont ceux de l'étude et

(1) P. Ricoeur, (1986), Du texte à l'action, essais d'herméneutique. Seuil, notamment 145 sqq. Sa thèse est qu'on ne peut en rester à l'antinomie entre expliquer et comprendre en supposant qu'il y a deux ordres de réalité, la nature et l'esprit. Il s'agit de faire sortir le problème de tout cadre psychologiste, l'exigence scientifique elle-même allant, comme son histoire en témoigne, dans le sens d'une dépsychologisation toujours plus poussée. Tout type d'explication intervient comme une étape nécessaire entre une interprétation naïve et une interprétation critique des choses du monde, et l'explication structurale joue à cet égard, un rôle analogue en traitant le texte comme texte, c'est-à-dire sans monde ni auteur et possédant ses lois bien que non causales. On peut bien parler d'interprétation, mais la notion n'a rien à voir avec le "comprendre" subjectif trivial (l'idée un peu mystique de transfert dans une vie psychique autre (87,157)), pas plus que la notion peircienne d'"interprétant" par exemple. Les procédures explicatives sont homogènes d'une science à l'autre, en tant qu'analytiques, systématiques et méthodiques; ce qu'il peut y avoir par contre de spécifique aux diverses disciplines vient de la façon dont elles construisent leurs domaines d'objets à partir d'une relation au réel qui peut varier selon qu'on s'intéresse à la dérive des continents ou à ce que font les gens quand ils racontent une histoire. De même, Lévi-Strauss ((1973), Anthropologie structurale II, Paris, Plon, 21 sqq.), qui considère que tout fait de culture appartient à l'ordre des significations, précisera bien que si le propre d'un système de signe, c'est d'être traductible dans un autre, on ne peut identifier ce processus à la production, par un texte, d'un message à interpréter, à moins, ajoute-t-il, de faire de l'interprétation la traduction elle-même.

(2) Lorsque Geertz (1973), 345-359, prend distance à l'égard de Lévi-Strauss, ce n'est pas tant de la méthode structurale qu'il discute que de l'intellectualisme du projet, qui tient plus pour lui du travail de bibliothèque que du travail de terrain et qui, de ce fait, privilégie les aspects logiques des objets culturels aux dépens des interactions dialogiques et de l'affectivité.

(3) C. Geertz (1973), 5-30.

de la communauté savante (qui écrit et ne joue pas au combat de coqs) et non pas ceux qu'utilisent les agents (qui jouent mais n'écrivent pas). "*Small facts speak to large issues*" (p. 23).

C'est pourquoi il peut relever une inévitable tension dans l'acte de saisir des discours autres au moyen de dispositifs routiniers (p. 24), tension qui s'accroît avec le développement théorique (p. 25), pourquoi il peut signaler le caractère incomplet du savoir scientifique (p. 29)⁽¹⁾ et soutenir qu'il s'approfondit plutôt qu'il n'accumule des cas (p. 25).

Geertz ne veut voir dans une culture ni un microcosme où l'on confondrait le lieu de l'étude et son objet, ni un laboratoire car il y a des données qui ne sont pas paramétrables. Et en lisant ses affirmations, on peut constater qu'il est sensible à deux aspects de la construction d'une connaissance, d'abord qu'elle s'opère à divers niveaux, ensuite que le critère de la cohérence formelle n'est pas suffisant pour évaluer une explication à portée empirique.

Si le premier point, celui des niveaux, n'est pas entièrement explicite chez lui, on peut repérer cependant les étagements suivants:

- Niveau de l'observation. Ici, il s'agit d'identifier, dans des événements du terrain auxquels l'observateur peut (doit?) être mêlé, ce qui fait sens pour un agent qui n'est pas seulement l'observateur; Geertz, comme la plupart des anthropologues⁽²⁾, est peu disert sur cette étape, sinon pour dire qu'elle est déjà interprétative parce que de la théorie s'y injecte, mais quelle observation ne le serait pas? Disons que si elle l'est en ce sens, c'est parce qu'il s'agit de construire l'interprétation donnée par les Balinais, comme observable, sous la forme du "texte"⁽³⁾ du combat de coqs. Celle-ci n'est pas d'emblée une donnée objective qu'il suffirait de "contempler" en restant exté-

(1) p. 29, "*à science même progress is marked less by a perfection of consensus than by a refinement of debate*"

(2) cf. M. Kilani, (1987), *L'anthropologie de terrain et le terrain de l'anthropologie, état de la question* (ici-même).

(3) Relevons que Ricoeur est plus explicite que Geertz sur ce point: la notion de texte, ou plutôt la théorie du texte est pour lui un "paradigme" pour traiter de l'action sensée et de l'histoire; mais si, dit-il, "*l'action est un bon référent pour toute une catégorie de textes*", ce serait cependant "*une analogie risquée*" que de faire de l'action non véritable, voire de toute activité, un texte (175). Ricoeur est par ailleurs sans équivoque sur le sens du mot "texte": "*tout discours fixé par l'écriture (...), ce qui vient à l'écriture, c'est le discours en tant qu'intention de dire*" (137). Qu'en jouant au combat de coqs les Balinais tiennent par leurs actes un discours sensé (notons par exemple le soin, que Geertz détaille, avec lequel ils attachent leurs ergots aux combattants) et qui plus est, un discours censé adressé, est déjà une hypothèse empirique; que ce discours s'écrive ne tient par contre plus de l'hypothèse externe, mais d'un postulat interne à un modèle du chercheur.

Tirons encore une autre implication de cette précision de Ricoeur. Geertz rend compte avec beaucoup d'attention de la fonctionnalité du combat de coqs comme dispositif d'auto-interprétation pour les Balinais: c'est un régulateur social pour certaines pulsions violentes liées à l'aspect fortement hiérarchisé de cette société. Il relate ensuite, en une note insérée (144-145), un épisode sanglant de l'histoire balinaise récente, séquelle de la décolonisation, où des factions balinaises se sont massacrées entre elles (de quarante à quatre-vingt mille tués). Geertz voit dans cet épisode une preuve que le combat de coq dit quelque chose d'utile à la société balinaise en mettant en scène, en "jouant" symboliquement et en lui permettant de le contenir, un risque qu'elle court de par sa propre constitution. Mais s'agit-il d'un texte, donc d'un événement culturel? L'auteur n'en dit rien. On voit cependant que la frontière entre ce qui est culturel et ce qui ne l'est pas dépendra du modèle qu'on aura adopté; ici encore, il s'agit d'un objet cons-

rieur.

- Niveau de la description. À ce niveau il faut formuler ou *inscrire*, dans le langage de la discipline et pour des usages qui sortent du terrain de l'observable (les inscriptions peuvent être re-consultées, utilisées à d'autres fins), le fait que ce qui est pratiqué comme sémiotique⁽¹⁾ dans l'observation sur le terrain est cette fois construit comme symptôme, comme dit Geertz, d'éléments conceptuels prenant place dans un cadre d'intelligibilité théorique. La description est ici fonction d'une conception diagnostique de l'inférence par laquelle on passe de la description à l'explication, comme en médecine (c'est l'exemple qu'il donne), en archéologie ou en géologie historique. C'est dire d'une part que les descriptions ne font pas partie de la réalité qu'elles décrivent, mais appartiennent à l'enquête scientifique. C'est dire aussi que les descriptions ne sont pas construites pour permettre à des cas de tomber sous des lois générales, cas déduits ou prédits, mais pour servir de base ou d'étai à ce que Geertz nomme "*inférence clinique*".

On voit donc que si la référence à ce genre d'inférence définit le caractère interprétatif de l'anthropologie comme discipline, ce caractère ne lui est pas propre en tant que pratique scientifique. Geertz note déjà (avec Aristote !) que tout événement transformé en langage est interprété. Et il remarque à juste titre que la distinction classique entre explication et interprétation qui différencierait les sciences humaines des autres n'est pas soutenable de façon tranchée, car elle est toujours relative (pp. 26-27) en se distribuant autrement selon les disciplines.

- Niveau de l'explication enfin. Là, nous reconstruisons les constructions des autres, en "rendant" de façon explicite et technique (disciplinaire, professionnelle) des structures conceptuelles complexes, irrégulières, intriquées, non explicites.

Voilà ce que veut dire "lire par dessus l'épaule". "*Analysis is then sorting out the structures of signification and determining their social ground and import*" (p. 10).

Concernant l'explication structurale, Geertz soutiendra deuxièmement que, bien qu'incompatible avec toute réduction au modèle des "covering laws", sa valeur ne peut se mesurer cependant à sa seule cohérence interne, car la culture n'est ni dans la tête des gens comme une compétence intellectuelle, ni réductible à leurs systèmes empiriques d'actions: les structures ne sont pas des choses.

De ce fait, l'explication ne peut être seulement logique, elle doit être aussi fonctionnelle, car si les structures signifient socialement, c'est parce qu'elles agissent en contexte: leur intelligibilité ne peut tenir à la seule reconstruction du savant. Le test pour une explication ne sera donc pas sa cohérence uniquement; on la réduirait par là à n'être qu'un artifice scolaire - une pure fiction, ce qu'elle est déjà certes, puisqu'écrite par le savant, mais ce qu'elle ne devrait pas être seulement. Elle doit donc alors inscrire en elle son rapport à l'événement du terrain qui est à son origine, "poussière et penique" comme le raconte le récit ouvrant les "Notes"; un événement qui joue des rôles dans le contexte dans lequel il arrive et qui donne lieu à des usages pour ses protagonistes; car il est placé dans ce que Geertz, citant Wittgenstein, appellera des "*formes de vie*" dont l'anthropologie a pour tâche de rendre compte.

C'est pourquoi Geertz dira enfin que la théorie est toujours en construction en anthropologie, une des raisons qui ferait qu'elle n'aurait pas d'applications au sens technique du terme, mais une des raisons qui fait aussi qu'elle resterait vide sans ses applications. Disons plutôt sans son ancrage

dans le concret, au sens où elle ne peut être une science uniquement formelle. Son objet ne peut être traité de façon interne seulement, ce qui reviendrait à séparer l'explication de son objectif même, à savoir *"the informal logic of actual life"* (p.17), et à faire croire que son inscription sous forme d'un texte d'anthropologue pourrait être autre chose que non formelle.

2.2. Le discours des "Notes"

Voyons maintenant comment Geertz situe descriptions et explications dans les différentes étapes du texte des "Notes". Mon résumé du mouvement de son discours s'efforce de marquer les articulations de la résolution d'un problème de connaissance. On verra que, dans la forme assez complexe et dense que prend le texte, ce discours reste cependant linéaire dans son ensemble.

Comme je l'ai mentionné, le texte débute par un récit intitulé *"La descente de police"* (pp. 87-92). Un anthropologue dépaycé et un peu hagard, intrus mais couvert sur le plan administratif et professionnel, se heurte à l'absence et au silence des villageois qu'il était parti pour étudier. On fait comme s'il était transparent.

Cette situation pénible dure jusqu'à l'intervention d'un épisode qui va contribuer à dénouer l'intrigue: un combat de coqs a lieu, mais qui n'aboutit pas à son terme à cause d'une descente de police. L'anthropologue se trouve mêlé à l'événement mais de façon plutôt absurde. D'avoir dû s'échapper sottement au milieu des gens du village en débandade (d'avoir dû perdre le Nord avec les Balinais dans un mouvement d'accrétion/dispersion), il se trouve soudain reconnu par ceux-ci: c'est un "professeur américain", disent alors les villageois qui plaisantent son comportement en narrant une aventure qu'il doit lui-même aussi raconter, et qui l'invitent pour une tasse de thé: "un Blanc qui a le droit d'être là", "pour étudier la culture" et "écrire un livre". *"Nous étions in"* conclut le narrateur.

Moralité: *"Se faire prendre ou manquer de se faire prendre dans une descente de la mardaine, ce n'est peut-être pas une recette très généralisable pour satisfaire à cette mystérieuse nécessité du travail anthropologique sur le terrain; établir des rapports; mais dans notre cas, elle a donné des résultats"* (p. 92). Lesquels? Pouvoir *"saisir immédiatement et de l'intérieur un aspect de la mentalité paysanne"*, être *"mis promptement en présence d'un composé de débordement affectif, de guerre des conditions sociales et de drame philosophique, d'une importance cardinale pour la société dont j'aspirais à comprendre la nature intérieure"* (p. 92).

Le mouvement est, semble-t-il, tout à fait conforme au canon d'un récit ordinaire: disjonction, événement, conjonction; la morale donne une signification à l'événement dans le récit: créer une relation, et hors du récit, c'est-à-dire dans la recherche; indiquer l'objectif et ses possibilités d'accès (je reviendrai sur sa portée).⁽¹⁾

Le deuxième chapitre, *"Des coqs et des hommes"* (pp. 92-104), a une

(1) On peut s'apercevoir cependant que le texte est plus compliqué que ce que mon résumé ne laisse voir, car une comparaison de la proportion relative du nombre des énoncés narratifs et de celui des énoncés métadiscursifs mais surtout descriptifs, et dans ceux-ci, la part relative de ceux qui servent au récit (à l'imparfait) et de ceux qui servent à la recherche (au présent impersonnel), montre assez vite que ce qui domine en quantité n'est pas ce qui sert au récit. C'est dire aussi que bien des descriptions qui ont l'air de servir à identifier les acteurs du récit servent simultanément déjà à identifier objets et sujets de la recherche ethnographique !

forme toute différente, car on entre cette fois dans la monographie: "Bali" est le premier mot de la première phrase. En un paragraphe sont placés: l'état de la question (on a tout étudié à Bali sauf les combats de coqs), le principe interprétatif (Bali "fait surface" dans une arène de combat), la thèse de l'article et le problème qu'elle élabore (le réel, c'est les hommes derrière l'apparence, les coqs); est indiqué encore le point de vue dont dépendra la construction de l'objet ainsi qu'une méthode d'analyse (les combats de coqs ne sont pas à traiter comme un objet habituel qui serait pré-découpé empiriquement: ils sont le signe d'autre chose).

Ensuite on donne, sur dix paragraphes, des **arguments empiriques** pour la thèse que le combat de coq (que j'abrège désormais CC) est métaphore du mâle balinais, est également métonymie de la vie quotidienne à Bali, et est de surcroît expression directe et violente de la nature: comme signe, le CC est donc un objet ambigu pour la recherche.

Puis, en neuf paragraphes, sont fournis les **documents** centraux dans l'économie du texte; ils fournissent une **première description** du CC, laquelle servira de base à tout ce qui suit.

Enfin, en deux paragraphes, on voit reformulée une nouvelle fois la thèse: le CC est un type d'entité sociologique (appelée par Geertz "*rassemblement convergent*") à la fois situationnelle et culturelle, puis encore une fois: le CC est une affirmation publique de la "*parenté*" entre un "*divertissement sanglant*" (c'est ainsi qu'on nous l'a décrit) et les "*émotions de la vie collective*". Le chapitre s'achève par une évaluation métadiscursive (*ceteris paribus*) et par la déclaration d'un programme: pour mettre à découvert cette "*parenté*", il convient d'enquêter sur le "*pivot*" du jeu qu'est le CC qui est au premier chef un jeu d'argent, à savoir les paris auxquels il donne lieu.

En schématisant, on peut dire qu'on assiste dans ce chapitre, à la construction d'une thèse qui est reformulée plusieurs fois à partir de données différentes, et à la spécification (anticipée) du programme qui va lui assurer un contenu traitable (on découvrira seulement ensuite qu'il ne s'agit que d'une première étape) dans le cadre de l'enquête monographique dont le texte de Geertz est la mise en scène discursive.

Le chapitre trois, "*Paris cotés, paris à égalité*" (pp.104-117) développe ce programme. Sur douze paragraphes, la structure du pari comme jeu d'argent est analysée en détail. L'analyse débouche sur une typologie: il y a deux types de paris pratiqués par les Balinais, ce qu'on nous montre par des **descriptions**. Or la comparaison entre ces deux types révèle une asymétrie formelle entre eux. Il faudra l'expliquer.

Dans les deux paragraphes suivants, une certaine logique, à savoir un calcul des risques économiques, permet d'établir une loi concernant le premier type de pari ("*plus l'enjeu du pari de type 1 est élevé, plus la partie sera égale*") et d'en tirer deux conséquences: elles montrent qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre les types, et que le type 1 "fait le jeu" ou signale son enjeu, c'est-à-dire produit de l'intérêt.

Dans le dernier paragraphe, on conclut, ce que des **observations** confirment, que les Balinais conçoivent le combat de façon conforme à cette logique (fixer l'enjeu central - type1- le plus haut, avoir les meilleurs coqs de sorte que l'issue du combat soit la moins probable) pour créer un "jeu profond": "*Deep play*" est le titre principal des "Notes". Le type1 des paris y joue ainsi le rôle d'une mécanique (d'un générateur formel) pour avoir des jeux intenses, passionnants. Toutefois, conclut le chapitre, la raison de la fascination de ses protagonistes pour le CC ne tient pas qu'à des facteurs économiques mais, plus profondément, à des raisons psycho-sociologiques voire sociologiques.

En résumé, un premier niveau d'explication, de type formel, (un calcul

prêté aux protagonistes mais exprimable en théorie des jeux) est confirmé par des faits d'observation que forment des descriptions de l'asymétrie constatable entre deux types de paris. Un nouveau programme est engagé alors pour pouvoir expliquer à un autre niveau ce qui est responsable du "*trait d'union*" qui, selon la thèse de l'article, lie le jeu du OC et sa mise en scène avec la société balinaise tout entière.

Dans le chapitre quatre, "*Jouer avec le feu*" (pp.117-131), c'est la logique du "gros jeu" qui est elle-même évaluée (paragr. 1-3). Depuis Bentham, on sait qu'elle est irrationnelle (donc inutile) et immorale (donc insensée), car *plus on perd plus on perd, et plus on gagne moins on gagne*. C'est donc autre chose qui est en jeu, la position sociale plus que le gain matériel.

L'enjeu est symbolique (paragr. 4-6), car le jeu ne modifie en rien les rangs sociaux réels; même, c'est l'irrationalité du jeu qui explique son pouvoir symbolique, ce que des **descriptions** montrent. Le OC est représentation (fable, substitut, simulation) des tensions sociales, le prestige en est la force motrice, si son intensité vient de l'argent engagé: le OC est un "*bain de sang pour le rang social*".

Dans les huit paragraphes suivants, un **exemple** est donné pour le faire comprendre et le démontrer, suivi d'une reformulation de la thèse; puis une liste de faits, une **description** en dix-sept points, est fournie pour étayer la thèse. Celle-ci est ensuite résumée sous la forme d'un "*paradigme formel*" qui re-expose la structure logique du jeu (mais pas sa forme causale, précise l'auteur), pour être redite sous une nouvelle forme: les coqs de combat sont, pour les Balinais, "*l'archétype de la vertu et du rang*", à l'image de héros de leurs contes.

On a donc posé le cadre et les données d'une nouvelle explication du "jeu profond", à un autre niveau dans lequel, désormais, la thèse de l'article peut prendre une forme susceptible d'être traitée sous l'angle d'un principe interprétatif; celui-ci sert de base à une théorie et justifie une analyse: l'allusion faite aux contes en suggère la direction.

Les deux derniers chapitres esquissent, l'un, un développement de cette nouvelle explication, et l'autre, des éléments d'une justification de celle-ci, de portée plus large.

Le premier mot du chapitre cinq (pp.131-139), "*Plumes, sang, foule, argent*" est "*La poésie*". Ancrée sur ce mot, une longue analogie est déroulée entre formes artistiques et le OC, dans laquelle prolifèrent les termes appartenant au champ sémantique du symbolique et de son opération (paragr. 1-3). Il en découle ces reformulations de la thèse sur le OC: c'est une figure culturelle qui se détache sur fond social, qui suscite de l'inquiétude et qui unit haine animale, image du moi et modèle de tensions entre rangs sociaux. Le OC traduit quelque chose qui angoisse. D'où il ressort que l'explication ne peut être causale, car il ne s'agit pas d'effets matériels, mais d'une fonction au plan symbolique⁽¹⁾.

Sur quatre paragraphes on expose ensuite des **faits** qui vont à l'appui de la thèse: le vécu du temps balinaise se retrouve dans le OC (en métaphore

(1) Geertz signale, au début du dernier chapitre, certaines distances à prendre à l'égard des fonctionnalismes classiques, surtout celui qui lie fonctions et besoins telle qu'on peut le trouver chez Malinowski. Lui-même serait par contre moins éloigné, bien qu'il ne s'exprime pas sur ce point, des conceptions qui, comme celle de Radcliff-Brown par exemple, voient dans la fonction un lien dynamique adaptatif unissant structure et vie, encore qu'il en refuserait l'encadrement biologiste. Il me paraît plus proche d'un Lévi-Strauss (lorsque celui-ci se demande à quoi "servent" les mythes, c'est-à-dire en quoi ils opèrent dans la réalité sociale) dont il critique cependant le parti pris intellectualiste.

comme vécu imaginé et en métonymie comme échantillon de vie réelle), mais dans un rapport renversé de l'ordre et du désordre, de la vie et de la mort, de l'animal et de l'humain.

Voilà pourquoi les Balinais aiment les CC (paragr. 9), car comme toute forme artistique qui agit en dérangeant les contextes signifiants habituels, le CC rend possible un transfert permettant description et jugement.

D'où (paragr.12) son importance; elle ne dépend pas d'une fonction triviale de conservation de la division sociale des rangs, mais du fait que le CC apporte un "*commentaire métasocial*", donc qu'il est doté d'une fonction interprétative: sa signification est d'être "*une lecture balinaise de l'expérience balinaise*", "*une histoire que les Balinais se racontent à eux-mêmes*".

On a donc vu dans quel cadre se place l'explication de deuxième niveau, et à quelle conclusion elle aboutit. J'aimerais faire remarquer qu'en montrant (et on a vu par quel chemin) que l'intérêt suscité par le CC auprès de ses agents s'explique par le fait que le CC est un processus interprétatif, cette explication est sans doute interprétative: disons qu'elle l'est autant (plus, moins?) que la plupart de nos explications quand elles ne sont pas réduites à la seule fonction de prédiction, sans projet de compréhension. Comprendra-t-on un jour ce qu' est l'électricité? Elle ne peut cependant, sans naïveté épistémologique, être confondue avec l'interprétation que pratiquent les Balinais en jouant (avec leur corps et leurs émotions) aux combats de coqs.

Le dernier chapitre, intitulé "*Dire quelque chose de quelque chose*" forme la conclusion théorique des "Notes" (pp.139-146). Compte tenu des acquis du chapitre précédent, la question plus générale se pose à un autre niveau de ce qu'on gagne à passer de la conception d'une "*mécanique*" sociale à celle d'une "*sémantique*" sociale, la tâche de l'anthropologie étant de formuler des "*principes sociologiques*". "*Qu'apprend-on de ces principes en examinant la culture comme un appareillage de textes?*" (Paragr.1-2).

Dans les six paragraphes suivants, on passe en revue un certains nombres d'aspects du CC vu comme texte: user de l'émotion à des fins cognitives, réfléchir sur sa propre violence, jouer un jeu qui crée un événement exemplaire "*qui dit non pas ce qui arrive, mais ce qui arriverait si ce n'était pas un jeu*", voir avec le corps une dimension de la subjectivité, former et tout à la fois découvrir l'état d'esprit de sa société. En tous les cas, saisir des facettes, car il n'existe pas de texte des textes qui contiendrait tous les autres.

Dans les deux derniers paragraphes s'esquisse la conclusion méthodologique dont j'ai parlé plus haut: ces textes, il faut les "*lire par-dessus l'épaule*" de leurs lecteurs habituels et il n'y a pas qu'une manière de les lire; enfin, si l'on admet le postulat qu'ils sont porteurs de "*messages*" pour leurs consommateurs et que ce postulat est un moyen (nouveau) dont peut disposer l'anthropologue pour approcher leur "*substance*" (sociale), il lui reste encore, comme problème, à "*apprendre comment y accéder*".

3. Les descriptions du combat de coqs

On aura noté que mon résumé souligne, en gras, la place d'épisodes descriptifs en passant à travers le double mouvement explicatif qui structure le discours des "Notes". Il y en aurait certes d'autres, notamment dans le récit initial (cf. ma note (32)); je n'ai retenu que ceux qui concernent le terrain ba-

lirais. Geertz se sert de plusieurs analogies avec d'autres terrains (non exotiques) dans la construction de sa thèse et de ses explications, mais la référence au premier est, de loin, la plus massive pour des raisons évidentes.

Par ailleurs, j'ai voulu limiter mon propre domaine d'étude (à des fins comparatives) aux divers types de relations établies entre données de terrain, descriptions et programme de résolution d'un problème d'ordre explicatif, relations qui selon moi sont caractéristiques d'une bonne partie des projets de science empirique. Malgré ceux qui voudraient voir, avec Geertz, l'anthropologie entrer en littérature, son texte me paraît, c'est du moins mon hypothèse ici, établir de telles relations.

Dans ce qui suit, je vais commencer par quelques brèves observations sur la place, l'étendue et les fonctions occupées par les différents passages descriptifs du texte de Geertz⁽¹⁾. Je m'occuperai ensuite de la forme de certains d'entre eux de façon plus détaillée.

3.1. Place, étendue et fonctions des descriptions

Les descriptions concernant le terrain diminuent, en quantité et en étendue, à mesure que l'on progresse dans le texte. Le dernier chapitre ne contient que quelques énoncés ici et là. Par contre, le deuxième chapitre, celui par lequel on entre effectivement dans la monographie, en est essentiellement composé. Dans le troisième et le quatrième chapitre, elles forment la première, respectivement la dernière moitié du texte. Le chapitre cinq en comporte dans sa première moitié, sous une forme plus ponctuelle à une exception près. Elles ont donc tendance à se présenter en blocs assez longs au début, mais elles sont plus courtes et plus dispersées ensuite.

Les fonctions que remplissent ces descriptions dans la double stratégie que développe ce genre de discours (l'une qui guide la résolution d'un problème de connaissance, et l'autre, un problème de communication) sont variées et rarement univoques.

Pour simplifier l'analyse j'en distinguerai à priori trois: l'une est celle de **base de données** dans une construction cognitive, l'autre est celle d'**étai** ou d'**argument** (de justification) dans une argumentation et la troisième est celle d'**illustration** dans une communication didactique.

Dans le chapitre deux, l'ensemble des descriptions a tendance à remplir une même fonction, celle de fournir des arguments empiriques pour une thèse qui s'affirme et se spécifie en quelque sorte par approximations successives d'ordre "abductif", et qui une fois admise comme fait, donnera lieu à explications. Toutefois, comme cette thèse est l'affirmation par laquelle on délimite l'objet de l'enquête, le CC en tant que signe (et non pas tel qu'il a lieu parmi les événements de terrain), les descriptions qui l'étayent servent en même temps à identifier cet objet, à le former, à le présenter en l'extrayant de son contexte et à le faire voir comme problématique; elles sont donc aussi la base d'une construction cognitive. Enfin, le caractère très concret et très détaillé de la plus longue d'entre elles, celle du CC proprement dit, fait de celle-ci en plus une illustration de ce dont il est question, pour le lecteur.

On trouve, dans ce chapitre, trois types de descriptions (pour justifier/construire/illustrer la thèse et son objet) repérables à la façon dont elles sont introduites et dans l'ordre suivant:

- des évidences pour le sens commun et pour quiconque possède une pratique du terrain balirais,
- des données ethnographiques variées tirées de ce qu'on sait par ail-

(1) Les indices que je retiens sont essentiellement des marques de décrochage métalinguistique, de changement de registre énonciatif et de reformulation avec modification du contexte.

leurs du langage, des rites, des mythes et des comportements des Balinais,

- de ce que l'auteur a pu "voir" et "entendre" du CC sur le terrain, sous une série d'aspects longuement décrits dans une forme à la fois systématique et "idiographique".

Le chapitre trois commence par une longue description de l'aspect du CC qui en fait un jeu d'argent (son "pivot") et que les descriptions précédentes ont soigneusement laissé de côté, selon l'auteur. Ici, la description des deux types de paris est technique, précise et les données sont fournies pour servir de base à l'analyse structurale qui suivra, dont la logique expliquera formellement, à un premier niveau, le caractère "sérieux" du jeu. Mais en un sens, on peut dire aussi qu'elles légitiment la pertinence empirique de l'explication (fonction argumentative): Geertz insiste à plus d'une reprise sur le fait que ses données sont "*exactes et dignes de foi*" - qu'elles correspondent donc aux exigences de la profession - et qu'il pourrait le montrer s'il le fallait, même si, pour le lecteur, elles sont présentée sous une forme plus amène (fonction didactique).

Dans le chapitre quatre, après avoir mis en place un second cadre explicatif entrecoupé de courts épisodes descriptifs qui soit viennent à l'appui ("démontrer") d'énoncés généraux ou théoriques, soit sont déjà donnés comme découlant du principe explicatif ("ainsi"), la seconde partie consiste en deux ensembles de longueur inégale de "*faits*" descriptifs. Le premier concerne les phénomènes de hiérarchisation sociale, le second (en dix-sept points sur près de cinq pages), la façon dont le jeu "sérieux" est réglé par les structures de rang social. Voici comment le texte les introduit. Pour le premier (p.123), "*Le moyen le plus simple de le faire comprendre, voire de le démontrer jusqu'à un certain point, c'est d'invoquer en exemple le village dont j'ai observé de fort près les activités en ce domaine, celui où la police fit une descente et duquel je tire mes données statistiques*"; pour le second (p.124), "*Que fonderement le combat de coq, surtout s'il est sérieux, est la mise en scène de soucis de prestige et de position sociale: considérez que les faits suivants viennent à l'appui de cette thèse générale. Je me contenterai, pour éviter une description ethnographique prolongée, de déclarer que ce sont là des faits, quoiqu'il y ait moyen de présenter des preuves, exemples, constatations et chiffres aussi abondants qu'irrhéribables*".

Si je rapporte en entier ces propos introducteurs de description, c'est d'abord parce qu'ils sont rares dans le texte, et que le premier illustre fort bien l'intrication de fonctions que remplissent les descriptions dans ce texte. Mais c'est également pour faire remarquer qu'en littérature, on peut fort bien mimer (et un Borgès par exemple ne s'en est pas privé) cette exigence du discours scientifique que Geertz fait figurer dans son texte, qui est de fournir ses preuves empiriques sous une forme standardisée, mais sans toutefois que personne n'ait l'idée de demander qu'on les exhibe; on peut toujours inventer des références. Or le chercheur qui se livrerait à cet exercice et ne pourrait répondre à la demande de la communauté savante courerait un risque, celui de se voir exclu de cette communauté. Pour l'épistémologue, il s'agit là typiquement d'un fait de norme, ou d'un indice de distinction. Retenons enfin qu'ils indiquent une certaine conception de la description sur laquelle je reviendrai.

Le chapitre, qui s'achève par une reformulation axiomatique de la logique du jeu, se termine en fait sur deux contes populaires, dont le second est en note, à titre d'arguments extérieurs.

Le chapitre cinq qui voit développée l'explication de deuxième niveau, celle psychosociale et sociale de la fascination publique suscitée par le jeu

comme "*forme dramatique*", est entrecoupé de passages descriptifs courts et ponctuels qui, cette fois, ne viennent plus à l'appui ou ne servent plus de base à l'élaboration du principe explicatif, mais en sont des conséquences ("c'est parce que..."). Il en va de même pour l'essentiel des rares passages descriptifs du dernier chapitre. Un passage assez long fait exception cependant dans le chapitre cinq, lorsqu'on explicite un aspect peu remarqué du OC, qui est tout à la fois mis en lumière par le principe explicatif (c'est donc une de ses conséquences non prévue dans les descriptions de départ) et qui permet une nouvelle spécification de celui-ci (le OC comme "*commentaire métasocial*"). Le OC est rapidement redécrit comme figurant une temporalité éclatée de structure analogue (bien qu'inversée) à certains aspects, décrits plus longuement, du vécu temporel des Balinais. Donc, conclut le passage en reformulant à nouveau le principe, il est à la fois "*traduction*" subvertissante et "*schémillon*" inquiétant de vie sociale. Ici encore, on notera l'intrication des fonctions.

On verra dans ce qui suit qu'à cette intrication correspond, en général, une certaine complexité de la forme des descriptions, ce dont je vais traiter maintenant.

3.2. Formes des descriptions

Vouloir identifier par ses seules propriétés linguistiques un énoncé ou un fragment isolé de texte comme indice d'un épisode descriptif dans un discours est, à mon avis⁽¹⁾, une entreprise désespérée. C'est pourquoi j'ai cru judicieux d'entreprendre le (long) parcours ci-dessus qui, à travers intertextes et contextes eux-mêmes postulés être sous la gérance de traditions, d'institutions et de professions, m'autorise maintenant à isoler certains morceaux de textes pour voir de plus près ce qu'ils schématisent et comment ils le font. Bien sûr, en tant que sémiologue on lit toujours du texte, mais le texte de Geertz, de même que le "texte" qu'il prend pour objet, sont déjà là pour bien montrer, parce qu'ils sont difficiles à lire "par dessus l'épaule", que tout n'est pas donné dans la langue !

Dans mes remarques introductives (pp.5-7), je déclarais mon point de vue d'épistémologue en établissant deux distinctions que je juge utiles à garder en mémoire quand on veut parler de discours scientifique (et pourquoi pas de celui de l'anthropologue?) : sa double tendance, a. à l'idéographie, b. à la distinction, et sa double tâche, c. devoir rapporter sur quelque chose, d. devoir rapporter quelque chose avec soi, tendances et tâches étant liées. Mais ce faisant, j'avais déjà esquissé mes hypothèse de travail pour étudier la description dans un tel contexte. Je les reformule maintenant sous une forme synthétique :

Dans un tel contexte, 1) la description est un certain type de formulation. 2) Elle prétend référer à (être vraie de) quelque chose (du terrain). 3) Elle "montre", en la schématisant dans un langage, la forme d'un certain objet : cette forme, celle d'un objet de connaissance empirique, renvoie simultanément d'une part au terrain dont elle représente des aspects sous la forme d'observables, et d'autre part à une saisie possible de ceux-ci dans un schéma explicatif, argumentatif ou narratif. Cette forme (l'objet) peut donc être 3.1) plus ou moins abstraite, et 3.2) différemment organisée ou configurée.

Comme il est exclu de faire état ici de tous les types de description des "Notes" et de tous les usages qui en sont fait dans un texte relativement long et complexe, je me limiterai à quelques illustrations concernant ces trois points.

(1) Cet avis est partagé par les spécialistes de linguistique du texte, cf. F. Revaz ici-même.

1) Les descriptions sont des formulations

Comme formulations, les descriptions sont identifiables à certains traits linguistiques plus ou moins apparents en surface. Sur le texte des "Notes", il y aurait beaucoup de choses à dire, et je me limite à quelques points significatifs:

- Les marques d'introduction ou de passage à la description sont assez peu fréquentes, d'où le rôle du contexte pour les identifier. En voici quelques unes: *j'ai des données exactes et dignes de foi, j'ai observé, j'ai noté, le fait est que, l'évidence, vous apercevez, on ne saurait trop insister sur, jamais je n'ai vu, j'ai vu, on n'a jamais contesté, ce fait, mes données statistiques, les faits suivants, d'autres observations, les Balinais avec qui j'ai pu discuter (rare) ...*

- Quant aux marques énonciatives, temporelles et modales internes aux descriptions, on peut observer qu'en général, dès le chapitre deux, l'énonciateur s'efface des descriptions et que le sujet de l'énoncé est à la troisième personne (*Les Balinais, on (fréquent), l'un d'eux, il, les passionnés, les coqs, ...*). Le temps est le présent, même quand on rapporte une succession d'actions (*On lui écourte la crête, on lui coiffe le plumage, on lui taille les ergots, on lui masse les pattes...*) et les modalités sont de re, c'est-à-dire attribuées aux agents (*après ce temps de répit, il faut remettre sur ces pattes le coq qui a flanqué le coup, au moment où il est bien obligé de le remettre par terre, s'il crie gazal, "cinq", il veut que le non-favori soit à cinq contre quatre, ...*).

- On ne trouve pas de citations directes sauf pour des termes, assez nombreux dans la description des paris (*il fait connaître ce désir en criant sapui ("à égalité")*); les quelques rares paroles citées entre guillemets sont traduites et les contes rapportés sont résumés. Par contre, on a une grande quantité d'énoncés mentionnent indirectement des discours balinais: des motivations, des évaluations ou des interprétations indigènes, mais pour la plupart sans indication de source, donc en style indirect libre (*on se figure l'île même, vu sa forme, comme un petit coq très fier; de temps en temps l'un d'eux, pour se faire une impression différente, se met à tripoter le coq de son voisin; (l'inceste est) un crime beaucoup moins horrifiant que la bestialité; ceux qui sont (engagés), assez gênés de l'être, essaient tant bien que mal...*).

- Les descriptions qui sont les plus techniquement ethnographiques - la seconde du chapitre deux, celle qui détaille le CC, et celle des deux paris au chapitre trois - sont déjà générales, ce que marquent les nombreux quantificateurs qui les truffent (*les Balinais, en tous cas dans leur grande majorité, ils sont une bonne moitié, de temps en temps, on n'approuve guère, pour la plupart, sont toujours, comportent presque toujours, selon les cas, parfois, la plupart du temps, il est arrivé dit-on, il peut y avoir ...*).

De plus, de nombreux connecteurs, dont une variété de négations structurent aussi bien le contenu de la description - c'est dans la plupart des cas une argumentation qu'on attribue aux agents des actions décrites (*s'il n'est pas particulièrement riche, il peut même n'être pas le plus fort contributeur, toutefois, ne serait-ce que pour montrer qu'il n'est mêlé à aucune chicane, son apport doit être consistant...*) -, que la gestion de la description dans ses diverses fonctions, dans son contexte, soit par le scripteur, soit par le chercheur (*il se peut, bien entendu, qu'on emprunte à un ami avant de proposer ou d'accepter un pari; mais pour le proposer ou l'accepter, il faut payer sur-le-champ, avant que le match suivant ne commence, c'est une règle d'airain,*

et comme à ma connaissance on n'a jamais contesté une décision d'arbitre (mais, sans doute, cela doit arriver) je n'ai jamais entendu parler d'enjeu escamoté, et la cause en est peut-être que, dans une foule aussi exaltée, les conséquences seraient, comme on a pu le savoir dans les cas de tricherie, rigoureuses et immédiates ...).

Enfin, les blocs descriptifs qui apparaissent entre des commentaires théoriques explicites sont eux-mêmes déjà intercalés d'énoncés ou d'expressions qui en usent au plan théorique, mais moins explicitement dans cette fonction, donc sans marquer de changement de niveau de discours (*Saburg, le mot qui signifie "coq" (et qui apparaît dans les inscriptions dès 922) prend les sens métaphoriques de "héros", "guerrier", "champion" (...), un homme est au abois, il fait un dernier effort, un effort insensé pour se tirer d'une situation inextricable, on l'assimile à un coq mourant qui allonge brusquement une dernière botte à son bourreau pour l'entraîner dans une destruction commune, procès, guerres, luttes politiques, litiges d'héritiers, disputes dans la rue, on compare tout cela aux combats de coqs*). Les termes que je souligne indiquent ici la part, dans la description des actions des Balinais, de l'objet que l'observateur est en train de construire: les premiers "font des choses" (métaphoriser, assimiler, comparer); or ces actions sont précisément ce que l'observateur va construire comme observable (puis comme objet), c'est-à-dire le CC en tant que "métadiscours" social postulé fonctionner pour les agents qui le pratiquent, et en tant qu'entité d'ordre sémiotique pour la théorie qui veut en rendre compte.

J'ajoute un dernier point, mais qui concerne l'ensemble du texte au delà des seuls passages descriptifs. On peut observer que les marques des instances de discours sont régulières dans les trois premiers chapitres: *Je* est réservé au scripteur (*je l'ai dit plus haut*) et au chercheur, tantôt observateur, tantôt théoricien (*j'ai vu, ce fait ne prouve rien contre mon interprétation*), déjà actants dans le récit du chapitre un. *On* est utilisé pour les Balinais, les autres chercheurs ou pour quiconque. Et si *nous* associe en général le lecteur (sauf lorsque, dans le récit, il est question de la femme du locuteur) dans le déroulement du plan du texte (*comme nous allons voir*), *nous* par contre l'associe en tant que participant soit d'une observation soit d'une situation empirique reconstruite (*si vous en parlez cinq cents...*) On peut cependant remarquer que ce système se déstabilise dans la seconde moitié du texte où l'on voit se manifester une dominance impersonnelle: *on* l'emporte sur *je* dans les opérations d'inférence qui font progresser la solution du problème anthropologique et dans les avancées théoriques finales; et *nous* devient de plus en plus englobant pour finir par recouvrir, dans le dernier chapitre, tout consommateur de CC, tout anthropologue, tout lecteur, tout homme enfin (le CC *nous parle, nous dit* ...). En fait, plus on avance plus on trouve d'usages différents et moins réguliers des marques de personnes, à l'exception de *je* qui reste stable, mais qui s'atteste de moins en moins souvent pour disparaître des huit dernières pages. La modalité finale (*il faut...*) implique tout être de culture !

Les quelques exemples que j'ai rapportés laissent entendre en tous les cas que la syntaxe des descriptions, à l'échelle des "Notes", n'est pas simple, et qu'elle se laisserait difficilement standardiser, c'est-à-dire ramener à un modèle régulier. Les types, les niveaux, les sources de langage y sont intriqués. Est régulier par contre dans les description, à de rares exceptions près, l'effacement de l'énonciateur et l'objectivation de "l'autre", c'est-à-dire du Balinais comme sujet d'actions, mais très rarement comme sujet de langage.

Donnons encore un exemple de cette complexité linguistique, un parmi d'autres: *Les passionnés, les enthousiastes au sens littéral du terme, peuvent consacrer le plus clair de leur vie aux coqs; et les autres, la très grande ma-*

jorité, ceux même que leur passion, si vive qu'elle soit, n'a pas entièrement dominés, sont capables de passer avec les coqs un temps excessif - de l'avis des profanes et aussi de leur propre avis. "Je suis fou des coqs" geignait mon lo-geur, un aficionado de l'espèce tout ordinaire à vues belinaises, chaque fois qu'il déplaçait une cage, qu'il donnait un bain ou surveillait une becquée. "Nous sommes tous fous des coqs" (p. 96). Et on pourrait faire la même observa-tion à propos des descriptions les plus techniques, les plus construites pour l'explication, c'est-à-dire les descriptions des deux types de paris au chapitre trois.

2) Les descriptions prétendent référer à quelque chose

Quine, commentant Tarski⁽¹⁾, fait observer que le prédicat métalinguis-tique "est vrai" est un dispositif langagier permettant de supprimer l'effet des guillemets ("") qui nous obligent à parler des mots dans par exemple: ""*La neige est blanche*" est vrai". En d'autres termes, bien qu'ayant l'air de parler du langage avec ce prédicat, nous parlons en fait du monde, mais à condition que l'expression ci-dessus veuille affirmer que la neige est blanche, ou mieux, de la neige, qu'elle est blanche. Toutefois la question de savoir si la neige est bien blanche ne relève plus, c'est évident, des dispositifs langagiers, mais de ce qu'on peut savoir des choses du monde.

"Est vrai" est un méta-prédicat implicite dans l'usage de tout dis-cours descriptif (il est parfois explicite: *le fait est que, en vérité ...* se rencontrent dans les "Notes"); c'est une façon de dire que la description parle du monde, et non pas de celui qui en parle ou de son langage, ou bien que si on l'emploie pour parler de celui qui parle ou de son langage, c'est comme s'ils faisaient partie du monde dont on parle. Il appartient au sens de la description de référer, c'est-à-dire d'individualiser quelque chose comme donné hors du lan-gage qui en parle et de celui qui en parle. En décrivant, celui qui décrit si-gnifie donc que ce dont il parle le précède ou existe hors de lui, et ne peut en conséquence être réduit à ce qu'il en dit ou à ce qu'il en construit.

L'effacement de l'énonciateur, l'usage du seul présent, la dépersona-lisation des agents sujets d'énoncés, la modalisation *de re*, les propriétés d'ouverture de la description (son aspect "idiographique") qui la font paraître mimer le caractère inépuisable des côtés du réel, etc., sont autant de facteurs textuels responsables de cet effet. Mais cela, qui est vrai de tout énoncé des-criptif, ne fournit pas au lecteur, par là seulement, le moyen de savoir - de vérifier - si l'on parle bien en fait de quelque chose, que l'on pourrait par conséquent re-décrire autrement, et dont l'existence ne serait donc pas unique-ment le pur produit de la description elle-même, ce qu'on appelle habituellement un "artefact".

Cette possibilité de vérifier (donc de se tromper, de corriger et d'accroître son savoir), qu'on ose à peine rappeler tant elle est triviale⁽²⁾ en science, est une des condition *sine qua non* de l'usage d'une description dans la construction d'un savoir empirique. Et dans le texte de Geertz, on trouve bien

(1) W.V.O. Quine, (1975), Philosophie de la logique, Paris, Aubier, trad. J. Largeault, 22-25.

(2) J. Favret-Saada, (1976), qui ne trouve pas son emploi tellement évident en anthropologie le rappelle sous cette forme: "Un précepte de l'anthropologie britannique - le seul peut-être, au nom de quoi je puisse me dire ethnographe, veut que l'intigène ait toujours raison, qui entraîne l'enquêteur dans des directions imprévues. Que l'ethnographe puisse être ainsi dévoué, que rien de ce qu'il trouve sur le terrain ne corresponde à son attente, que ses hypothèses s'effondrent au contact de la réalité intigène, bien qu'il ait soigneusement préparé son enquête, c'est là le signe qu'il s'agit d'une science empirique et non d'une science-fiction" (11).

des traces de l'action de cette norme. À mon avis et dans un tel contexte, cette norme lie de façon inséparable le sens référentiel des descriptions avec la question de la légitimité du discours tenu, question elle-même liée à celle de l'autorité professionnelle, intra-disciplinaire, dont dispose celui qui l'énonce. Je retiendrai trois types d'indices.

- Un premier type d'indices permet d'attester de la présence historique de l'ethnographe sur le terrain et du fait qu'il n'était ni le seul à s'y trouver, ni le premier: le texte des "Notes" commence par une localisation temporelle qui date avec précision (*Au début d'avril 1958*) l'arrivée sur le terrain de deux personnes (*ma femme et moi*) mandatées (*des intrus professionnels, des dispositions ayant été prises à l'avance...*). Dans le fil du texte ensuite, on a des mentions d'autres voyages du locuteur et des mentions de voyages accomplis par d'autres que lui à Bali, ainsi qu'un certain nombre d'allusions à la présence de l'ethnologue sur le terrain (*j'ai vu, j'ai entendu, dans les lieux, les observations que j'ai récoltées, j'ai observé, le village dont j'ai observé de fort près les activités, les Balinais avec qui j'ai pu en discuter...*). Il est clair que tout cela pourrait relever de la pure fiction si l'on ne savait pas, par ailleurs, que le locuteur est bien un anthropologue de terrain spécialiste de Bali - donc qu'il doit y être allé et que des preuves en existent !

- Un second type d'indices se trouvent dans l'appareil des références qui accompagne le texte, très considérable en quantité pour un type de texte voulu du genre "essai". À l'exception de celles, assez nombreuses, qui servent à élargir le propos au delà du terrain ou à fournir des appuis théoriques, les références qui intéressent ici la référence consistent à fournir des données et des documents ethnographiques qui doublent ceux de Geertz ou qui les complètent. Sans compter qu'en science, on n'écrit normalement pas sans références (on sait que l'"Index des citations" est un outil très utile en sociologie de la science pour étudier ses changements), tout se passe comme s'il fallait montrer que lorsqu'on s'attaque à une chose, il était nécessaire d'être plusieurs pour en faire un objet de connaissance. L'intersubjectivité est encore une trivialité de la pratique scientifique !

Et tout ceci pourrait aussi être une fiction si le contexte d'usage des "Notes" ne laissait pas savoir que les références qui y sont citées se trouvent en principe dans des bibliothèques à disposition de chacun. À côté de ces références proprement disciplinaires, on trouve par ailleurs chez Geertz des références interdisciplinaires; c'est sans doute un des points sur lequel son texte diffère, disons, d'un article de biologie où il serait anormal aujourd'hui de voir figurer des références datées des époques d'Aristote ou de Shakespeare.

- Un troisième type d'indices apparaît dans les rares allusions de Geertz à la description elle-même. Elles se trouvent toutes au chapitre quatre (pp. 107-112, 123-124). À plusieurs reprises pour introduire des descriptions du jeu d'argent, l'auteur ne fait plus appel, comme précédemment, à ce qu'il a vu ou observé, mais à des données dont il dispose, des données statistiques (l'expression revient plusieurs fois), des observations méthodiques, une description ethnographique prolongée, des preuves, exemples, constatations et chiffres aussi abondants qu'inhabituables. Ce qui est indiqué par là, c'est l'existence de textes qui sont disponibles "avant" le texte des "Notes", dans des dossiers où des inscriptions sont déjà classées, ordonnées, comptées et que ce texte reformule en partie dans son propre contexte; des descriptions "en dessous" du texte, plus complètes, plus systématiques - conformes au canon de la profession mais qui seraient fastidieuses à lire - et que les descriptions des "Notes" réinscrivent sous un angle qui n'est plus celui de l'enquête en tant que

pratiquée, mais sous celui de son exposé.

Ce type de garant de la référence des descriptions est, lui aussi, lié à une exigence de la profession. Qu'une description donnée dans un contexte public ne soit jamais vraie sans l'intervention de strates et de systèmes d'autres descriptions, qu'elle soit en un mot essentiellement une redescription, c'est à Malinowski, en 1922, qu'on doit d'en avoir exprimé la norme devenue pragmatique pour la description ethnographique, dans l'introduction méthodologique des *Argonautes*⁽¹⁾. Il ne s'agit donc pas d'un fait contingent et assez banal en lui-même de par sa généralité, à savoir que l'anthropologue a déjà travaillé avant de se mettre à écrire; il s'agit bien d'une norme qui régit son écriture même dans le cadre de sa discipline, au même titre que l'appareil des références et les témoignages de sa présence sur un terrain.

Ces quelques observations suffisent pour suggérer un rapport étroit entre la question de la référence des descriptions et celle de la distinction, au sens où j'ai introduit plus haut cette notion. C'est une façon de soutenir aussi que, dans l'activité scientifique génératrice de faits, la question de savoir si la neige est bien blanche, quand on prétend que la description "la neige est blanche" est vraie, ne se résout pas par un simple appel à l'idée de correspondance entre le dire et l'être. Celle-ci est certes l'effet produit par l'acte de décrire quand tout se passe bien, et sans nul doute son intention; mais il reste à savoir comment cet effet est produit dans les faits discursifs, et ce que veut dire "quand tout de passe bien" lorsqu'on veut rapporter sur quelque chose.

3). Les descriptions schématisent un objet de savoir

Si certaines opérations sémantiques et pragmatiques propres à la description la font, comme on vient de le voir, contribuer à individuer quelque chose en y référant parmi les événements du monde, décrire, c'est faire plus cependant. Une description sert aussi à identifier quelque événement ou chose sous certains aspects, donc à le catégoriser en un certain sens (Port-Royal classait la description parmi les définitions, mais imparfaite, incomplète, contingente).

En effet en tant que signe, dans un langage, de ce qui est extérieur à celui-ci (en tant que discours référentiel) la description n'est évidemment pas ces choses qui sont décrites, mais leur représentation; ce qui est décrit "tient lieu" de chose, mais dans une certaine forme qu'une formulation, avec d'autres propriétés sémantiques ou pragmatiques que celles qui la font référer, donne comme semblable à ce qui est décrit.

Cette représentation est un certain objet, que la description ne désigne pas bien sûr (elle n'y réfère pas), mais qu'elle indique à l'imagination et à la pensée qui n'opèrent qu'à partir d'un support d'indices matériels fournis par des textes ou des gestes. Cet objet n'est, en ce qui nous concerne ici (des textes scientifiques), évidemment pas séparable de la formulation qui l'inscrit dans le discours, sauf au moyen d'autres signes, d'autres formulations ou d'autres inscriptions (des "interprétants" au sens de Peirce). Il n'est donc pas, tel quel, comme une chose dans l'esprit; mais il n'est pas non plus dans le monde autrement que comme gestes ou comme formulations, puisqu'il nous sert, en tant que symbolique, non seulement à parler du monde, mais encore à en dire

(1) Le lecteur des Carnets de Malinowski peut constater avec quel soin maniaque, avec quel souci angoissé l'anthropologue triait et protégeait ses dossiers lorsqu'il s'agissait pour lui d'entreprendre, d'île en île en pirogue et sous une pluie tropicale, le périple qui lui permit de reconstruire les circuits d'échanges de la kula trobriandaise.

quelque chose d'organisé du point de vue de la pensée. De ce point de vue, les objets des sciences humaines ne diffèrent pas de n'importe quel objet de savoir. Ce qui diffèrera par contre, ce seront les formulations (ou les gestes) par lesquels les objets sont formés.

C'est dire qu'un point de vue interprétatif est inévitablement à l'oeuvre dans la formulation d'une description quelle qu'elle soit. On peut le dire déjà du seul fait qu'elle est matériellement finie (quoique sémantiquement ouverte), comme morceau de texte ou comme épisode de discours; par ailleurs, toute unité de langage est par définition discrète. Mais on peut le dire aussi parce que les objets de nos savoirs doivent pouvoir être cernés par des limites et stabilisés pour un temps ou sur un espace ("perusables" comme dit Geertz), et c'est à quoi sert un langage, tandis que les choses d'expérience, elles, sont inépuisables, uniques, continues, intriquées et changeantes: "poussière et panique" ou "aventures mémorables", en tous cas de l'avis des anthropologues de terrain !

L'intervention inévitable d'un point de vue est en effet fonction de la différence existant entre ce qui est montré, l'objet, et ce à propos de quoi on le montre, les choses ou les événements du monde. Et l'on voit bien que sans cette différence, la description ne pourrait relever en général du champ des activités sémiotiques; sans elle, on ne pourrait concevoir en particulier qu'un savoir dont on construit, dont on schématise dans un langage le domaine objectif (l'univers de discours) puisse être jamais modifié; on ne pourrait pas concevoir, en fait, qu'on puisse ni inventer, ni réutiliser ce qu'on a une fois pensé ni se tromper !

Mais cet objet que montre une description peut être 3.1), différemment abstrait, et 3.2), différemment configuré.

Actuellement, la forme la plus abstraite et la plus exactement configurée (de notre histoire) que peut prendre un objet de science, c'est lorsqu'il est formalisé, ce qui présuppose qu'il soit mathématisé. Prenons cet idéal (à la fois galiléen et leibnizien), qui semble être interne aux sciences modernes comme un de leurs projets et qui est réalisé par secteurs dans certaines disciplines (là où le poids de l'empirie ne pèse pas trop lourd sur la possibilité d'en extraire des objets), comme le terme limite d'une échelle dont les autres étages ne le réaliseraient que par degrés. On admettra alors que ce qui n'est pas formalisé (ou ne peut pas -encore?- l'être) ne peut-être que schématisé, c'est-à-dire tributaire par définition - dans une variété, continue ou non, de niveaux d'abstraction et de styles de configuration - des langages en usage et des contraintes historiques, sociales et cognitives (voire biologiques) qui pèsent sur la construction langagière des savoirs.

Ce que j'ai appelé une "tendance à l'idéographie" manifeste, ne semble-t-il, dans tout projet de science, est intrinsèquement liée à cette tâche qui consiste non plus à rapporter sur quelque chose (ce dont je viens de parler sous 2)), mais à rapporter quelque chose avec soi. Il faut, pour le savant qui "y" va (quel que soit son terrain), "en" revenir avec un matériel qui soit d'une part montrable à ses collègues, à ses élèves et à ses commanditaires, voire à un éditeur et à un public, et qui soit d'autre part traitable dans les programmes de recherche en cours dans sa discipline.

Les descriptions qui apparaissent dans le texte de Geertz, aussi "naturelles" (ou non formalisées) soient-elles dans la complexité de leur écriture, ne me paraissent pas devoir échapper à cette tendance étant donné leur contexte d'usage, à savoir dans l'institution scientifique, en relation avec deux types d'explication et dans une conception clinique ou diagnostique de l'inférence.

Ici encore, je ne ferai qu'indiquer quelques pistes le long desquels

une analyse plus fine de procédures de schématisation peut être menée.

3.1) La longue description du CC qui forme l'essentiel du chapitre deux est très détaillée et très vivante. Mais loin de suivre la succession concrète et singulière des épisodes d'un combat de coqs donné en particulier, dont l'individualité des protagonistes serait indiquée et les temps historiques marqués, elle présente un objet déjà abstrait, les CC en général ou le CC en soi (*un combat de coqs, tout combat de coqs, le combat de coqs*). Sorti de la temporalité de ses contextes événementiels, cet objet est reconstruit à partir de données phénoménales indiquées comme préalables, dont l'existence est attestée ici ou là dans cette partie du texte au moyen de parenthèses dont le contenu est plus concret, ou sous la forme d'exemples plus variés pour le lecteur.

Ces descriptions fournissent en général des données sur des comportements humains et gallinacés, sur les objets matériels qui leur sont liés, voire sur du langage (*on attache aux deux coqs leurs éperons (tadji), glaives d'acier pointus, tranchants comme des rasoirs, longs de dix à douze centimètres*).

Mais elles portent très souvent aussi sur des comportements en tant que réglés (*pour cette délicate opération, peu d'hommes ont le savoir-faire voulu*); et ceux-ci sont rapportés tantôt en extériorité (*en général on compte une demi-douzaine d'éperonniers dans un village*) tantôt de l'intérieur (*on y procède un peu différemment en méditant la chose jusqu'à l'obsession*); de ce point de vue, bien des passages acceptent une double lecture (*parfois ils refusent de se battre (...), alors on les emprisonne ensemble dans une cage d'osier, et ordinairement c'est suffisant* (du point de vue de l'observateur ou de celui de l'agent?) *pour qu'ils engagent la bataille*).

Par ailleurs, ces comportements réglés sont eux-mêmes décrits comme insérés dans des structures d'inférence attribuées aux agents (*si un coq peut marcher, il peut se battre, et s'il peut se battre, il peut tuer; et ce qui compte, c'est de voir lequel des deux va mourir en premier*) et parfois, mais le fait est rare, aux inférences du chercheur et du lecteur (*on fixe un éperon (...). Pour des raisons que nous verrons tout à l'heure, on y procède un peu différemment...*). Enfin, un niveau assez régulier d'abstraction est fixé par une métaphore qui court à travers toute la description, celle du match de boxe, mais on touche déjà là à un problème de configuration.

- La description des deux types de paris du chapitre trois augmente en abstraction. Outre l'effet de microscope sélectionnant et grossissant une partie de la "préparation", on ne trouve plus ces détails animant la description précédente sur la forme des éperons, le soin et l'excitation des propriétaires de coqs, à une exception près où l'on retrouve sur quelques lignes un ton plus épique, comme pour rappeler au lecteur que ce jeu à la logique abstraite qu'on décrit maintenant est bien le même jeu sanglant que tout-à-l'heure.

Les parenthèses cessent d'être illustratives pour devenir explicatives, et dans les énoncés dominant les chiffres, parfois en listes, les pour-cents et les lois de calcul. Les nominalisations abondent, les partenaires du jeu d'argent se voient nommés par des appellations abstraites et stables (*le favori, le non favori, les preneurs, les donneurs*), et les actes décrits se résument à des cris, comme à la bourse (*il crie gasal, "cinq"; s'il crie "quatre": il crie le chiffre plutôt dans les faibles*). Ces cris sont de plus décrits dans leurs relations, celles de la logique du jeu (*ceux qui crient "cinq" et ne recueillent pour réponse que "brun, brun", se mettent à crier "six"*) et ces relations sont aussitôt reformulées à un niveau supérieur d'abstraction (*si malgré le passage d'un chiffre à l'autre, les preneurs restent rares, on recommence et l'on monte; un donneur crie pour amener le preneur à plus forte cote, un preneur, pour amener le donneur à plus faible cote*).

Dans ces deux exemples, différents niveaux d'abstraction de la description apparaissent enchevêtrés dans une syntaxe plutôt complexe, en un mouvement de construction où l'on passe, pour le premier, de données vers une thèse sur laquelle portera l'explication, et pour le second, vers ce qu'on peut appeler assez exactement un modèle explicatif.

- Il en va par contre un peu autrement dans le dernier exemple de description dont j'aimerais parler. Il s'agit de cet ensemble de dix-sept "faits" du chapitre quatre, tels que les déclare Geertz avant de les énumérer. On se souviendra qu'ils viennent à l'appui de la dernière reformulation de la thèse centrale sous l'angle du second principe explicatif, à savoir que le CC "sérieux" (selon la logique du jeu d'argent) est "la mise en scène de soucis de prestige et de position sociale", et qu'ils débouchent sur un résumé quasi axiomatique (un "*paradigme formel*") de la logique du CC, dont le chapitre suivant expliquera non la causalité, mais la fonction.

Dans ces cinq pages, on peut observer que la syntaxe s'est simplifiée, que moins de niveaux y sont intriqués et qu'on est d'emblée placé au niveau de "*principes*", de leurs "*extensions logiques*" de "*schémas sociologiques*", dans le cadre desquels sont réinscrits des fragments de données des descriptions précédentes (*de la sorte, dans leur grande majorité, ces gens qui font spectacle en criant "cinq" ou "tacheté" sont en train d'exprimer leur fidélité à un parent, non pas leur appréciation de l'oiseau, leur intelligence de la théorie des probabilités ni même leur espérance d'un gain sans travail*).

D'autre part, c'est le seul passage qui montre un usage régulier de l'implication, par vous, d'un observateur/lecteur (ou de plusieurs?) dans la situation décrite (*si votre groupe de parenté n'est pas en lice, vous soutiendrais de la même manière, vous verrez rarement s'affronter deux coqs...*), une façon de marquer sans doute, par contraste, le caractère reconstruit des situations décrites inscrites par là comme possibles ou pensables.

Dans ce texte, la description est menée à un niveau d'abstraction constant pour l'essentiel (*le coq, un homme, ces gens, un parent, le combat, parier, soutenir, s'opposer, se réunir*) et il serait relativement aisé de regrouper les termes synonymes en classes d'équivalences qu'on trouverait assez peu nombreuses et dont on verrait qu'elles entrent dans des relations stables. Autrement dit, la description apparaît ici gérée en vue de la procédure d'explication.

Dans les derniers chapitres, à l'exception du passage dans lequel est décrit la façon dont les Balinais vivent le temps, où l'on retrouve des énoncés du niveau des premières descriptions, il n'est plus fait mention que du CC (*le combat de coqs*) comme sujet de l'énoncé dans les passages qui font retour aux données de terrain. Le niveau d'abstraction est donc celui de la thèse même de la monographie et ces données sont reformulées comme dépendantes ou sous l'effet de l'explication.

3.2) Il est difficile de séparer niveaux d'abstraction et styles de configuration. Abstraire et objectiver sont deux faces d'une même opération. J'ai fait cette distinction pour la clarté de mon exposé, mais dans ce qui précède, on trouve déjà un certain nombre d'indices de leur liaison et c'est pourquoi je me limiterai aux mêmes exemples.

- Dans la première description du CC, le passage qui était la thèse de la nature métaphorique du CC (tout en en construisant l'objet) opère au moyen d'assimilations (*un pingre promet beaucoup, donne peu et à contre-cœur: c'est le coq retenu par la queue, qui saute sur l'autre coq sans l'attaquer vraiment*).

Celui qui étaie/construit sa nature métonymique structure l'espace (*entre les murs élevés, dans les cours bien closes, on garde des coqs de combat dans des cages d'osier que l'on déplace fréquemment*), et un découpage partitif des relations homme/coq (*ils seront une bonne moitié à tenir chacun son coq, à le maintenir entre ses cuisses... c'est lui qui se déplace pour aller s'accroupir derrière le volatile au lieu de se le faire passer...*), et celui qui veut montrer qu'il s'agit d'un "drame sanglant" multiplié, en les attribuant aux Balinais, les termes déontiques et évaluatifs. Le CC se structure donc sous différents aspects suivant l'étape du développement de la thèse.

Ensuite on verra décrits d'abord le cadre, la façon dont le match est convenu, comment il commence, comment il finit; puis la pose des éperons, le dispositif qui mesure le temps des différents moments du jeu, les manipulations que subissent les coqs de la part de leurs propriétaires avant que ne débute l'action, puis très brièvement celle-ci et son dénouement possible; enfin, les comportements de la foule qui assiste au combat et le rôle de règles du jeu et la fonction de l'arbitre qui les fait respecter. La description débouche, on s'en souvient, sur la reformulation de la thèse du CC comme "entité sociologique" sui generis où s'apparentent divertissement et vie collective.

La description ne suit qu'en apparence l'ordre historique du jeu, puisqu'on a déjà placé son dénouement au début où l'on voit l'entier de la scène au présent, comme dans un espace. D'ailleurs l'apparente chronologie donnée ensuite du développement du jeu est continuellement entrecoupée de descriptions de ce qui pourrait se passer, ou de ce qui n'arrive pas, ou pas toujours. La description figure ici un espace de jeux possibles. De plus, elle n'insiste et ne s'allonge que sur certains aspects de l'événement: les relations fines, gestes à gestes, qui font des coqs une partie étroitement imbriquée et réglée des actes courants de la vie quotidienne des hommes balinais, les manipulations et les soins maniaquement contrôlés entourant la préparation et l'issue du combat. Il est frappant de constater que de la bataille elle-même, pourtant au centre du jeu dans l'événement du terrain, il n'est quasiment pas question dans la description; on ne cesse d'en parler certes puisque c'est elle qui décidera du jeu, mais on ne la montre pas.

Cette absence même fait bien voir qu'il n'est pas question des coqs, mais des hommes et de leurs mises en scène. On peut donc schématiser un objet en laissant de côté certains aspects, ce qui est en soi banal, mais on peut aussi le faire de telle manière que cette absence soit elle-même significative.

- Geertz avoue s'être explicitement livré à cet exercice dans son exposé, lorsqu'il passe à la description du jeu d'argent, aspect du CC sciemment omis de la première description. Voilà une façon d'en faire ressortir l'importance pour la résolution du problème de la recherche, au moment où l'on vient à en parler (le "pivot").

Comme je l'ai esquissé plus haut, cette description est plus abstraite et plus technique, du point de vue de ce qu'elle configure. On observe qu'elle est entièrement organisée par une structure taxinomique (*deux types de paris, les paris du centre/du pourtour, les fortes/faibles cotes, leur montée/descente, les parieurs pour/contre, les favoris/non favoris les preneurs/donneurs, les coqs bien/mal assortis, les matchs à égalité/inégaux*, etc). On remarque aussi que les relations qui articulent entre eux les termes de ces couples d'opposés sont décrites de façon à faire apparaître une propriété d'asymétrie (*dans les paris du pourtour, qui ont lieu après la conclusion du pari central et l'annonce de son montant, les cris vont crescendo à mesure que ceux qui jouent le non-favori font leurs offres à tout preneur, tandis que ceux qui jouent le favori, mais qui ne veulent pas du prix offert, clament frénétiquement la couleur du coq pour montrer qu'ils sont, eux aussi, acharnés à parier, mais*

qu'ils veulent une cote plus faible.).

La logique du jeu liée à de telles asymétries que schématisent les descriptions (notons qu'il faut s'accrocher pour les lire !) en sera extraite dans la suite du chapitre : une proposition et deux conséquences expriment la mécanique formelle régissant le lien structurel entre la hauteur (ou la faiblesse) de l'enjeu du pari central (ou périphérique) et la forme de pari à égalité (ou inégal) que prend le combat. La mécanique responsable du "sérieux" (*depth*) du CC.

- Dans le troisième exemple dont j'ai parlé sous 3.1), la description est dominée par une structure argumentative ou, en réinscrivant des comportements décrits dans les passages précédents, des lois (factuelles ou normatives) sont formulées sous forme générale soit assertivement (*les coqs qui viennent de loin sont presque toujours les favoris*), soit conditionnellement (*si le cas se présente vous aurez un jeu bien tranquille*). Celles-ci servent de plus de base à des inférences dont certaines sont clairement celles du chercheur (*la coalition qui propose ou qui tire le pari central est toujours(...) constituée par des alliés structuraux(...). Ainsi le pari central (...) est l'expression la plus franche et la plus directe de l'opposition sociale... : la dette de jeu peut être à court terme et d'un montant très élevé. Structuralement parlant, on la contracte toujours envers des amis, jamais des ennemis*). D'autres par contre sont plus difficiles à attribuer à la même instance de discours: le dispositif vous dont j'ai déjà parlé (*vous pouvez emprunter pour un pari : quand deux coqs sont hors de cause ou neutres en ce qui vous concerne, vous n'irez pas demander à un parent... : vous verrez rarement s'affronter deux coqs*) fait du lecteur un Balinais, puisque ses normes vous impliquent, et du même coup un double du chercheur, ce qui a pour effet que tous deux (mais aussi nous, ou quiconque) ont l'air alors de raisonner indifféremment au moyen de et sur les normes balinaises.

On aurait donc dans cet exemple non tant une intrication de niveaux d'abstraction que de plans de discours. L'on voudra bien rattacher cette notion à celle d'un jeu de différentes instances d'énonciation, ainsi que je l'ai utilisée dans ce chapitre en m'éloignant un peu du premier usage classique, que j'ai fait jusqu'ici de la notion de discours pour parler du mouvement même d'une procédure de résolution de problème schématisée à travers sa formulation textuelle. Ce second usage n'est à mon sens qu'un aspect du premier dès qu'il s'agit de schématisation.

On constate donc que les descriptions schématisent un objet d'enquête lié à la théorie qui en rendra compte, un observable, et non un "réel" du terrain qui serait donné comme tel. On observe également que, sous des formes diverses, des relations entre observateur, Balinais et lecteur y sont également configurées dans la façon même de présenter l'objet. En conclura-t-on, que la théorie est "dans" la description, ou qu'elle n'en est pas séparable, ce qui pour certains fournirait un critère pour distinguer l'anthropologie interprétative de toute autre démarche dans la discipline? Il me semble pouvoir soutenir au contraire que malgré leur complexité formelle et fonctionnelle les descriptions de Geertz satisfont au canon général et distinctif de l'exposé d'une connaissance qui s'efforce d'être empiriquement et théoriquement justifiée. J'en veux pour preuve l'attention, dont témoigne son texte, à distinguer différents niveaux, bien marqués, de formulations hiérarchisés dans une procédure de résolution de problème.

Conclusions

L'esquisse d'analyse qui précède devrait laisser entendre que le problème des relations établies, dans le texte des *"Notes sur le combat de coqs baliens"*, entre la part empirique et la part théorique de la monographie n'est pas simple dans le détail des formulations, mais que le mouvement d'ensemble du discours se laisse aisément reconstruire selon ses deux niveaux de procédures explicatives.

Ici, je vais me risquer à intervenir prudemment dans le champ de l'anthropologie comme épistémologue, malgré mon parti pris d'extériorité. Ce qui m'y autorise, c'est qu'on ne voit pas comment l'épistémologie pourrait éviter de faire figurer l'anthropologie dans l'ensemble des disciplines auxquelles elle doit faire appel pour traiter de son propre objet - les connaissances - et donc éviter d'être impliquée dans les débats que celle-ci mène sur ses propres démarches.

Je ne suis pas certaine que l'anthropologie gagne à opter pour un style plutôt littéraire de formulation de ses descriptions. L'idiographie (et le plaisir du lecteur) y trouve un bénéfice sans aucun doute, mais certainement pas l'idéographie. Je suis frappée de constater que les descriptions de Geertz, si elles nous font très bien "sentir" le côté à la fois sanglant, logique (maniaque?), mimétique et opératoire du OC, nous le font difficilement voir "avec les yeux de l'esprit" comme on dit, c'est-à-dire cerner sous une forme traitable.

Et on a le sentiment aussi qu'à peu de frais, elles pourraient prendre une forme plus régulière: malgré leur intrication de niveaux d'abstraction et de plans de discours dans une syntaxe complexe quoique très naturelle, elles sont effectivement configurées selon un plan précis en fonction des étapes du développement du discours.

Or peut-être fallait-il que les formulations réfléchissent (comme en miroir), l'état même de la recherche et les difficultés inhérentes à la construction de son objet? Sous cet aspect, le montage schématisant à géométrie variable, l'insistance sur le genre "essai" sont indéniablement réussis.

Cependant il est de fait aussi, ce qui est en partie masqué par la complexité même de l'écriture des "Notes", qu'aucune mention ne se rencontre ni du problème ni d'une quelconque théorie de l'observation (à de très rares indices près). Comme si ce n'était pas un problème pour la construction même de l'objet de l'enquête, comme s'il allait de soi que l'enquêteur, qui "y" était, savait "voir" et documenter ce qu'il fallait dans ce but. Certes, Geertz nous pose cette question dans la dernière phrase de son texte ("comment y accéder"), mais tout ce passe, avant, comme si on le savait déjà. Il y a cependant ce que les descriptions en montrent dans leurs configurations, mais sans le dire, et le récit du premier chapitre auquel je vais revenir.

Cette constatation me fait retourner à l'une des deux questions que je posais dans ma partie introductive. En quoi la monographie de Geertz peut-elle être dite l'indice de l'émergence d'un nouveau paradigme en anthropologie? D'abord, l'est-elle?

Je vais reparcourir brièvement, la liste des niveaux dans lesquels s'étagent la construction d'un objet de science, niveaux auxquels Geertz lui-même fait allusion dans ses écrits épistémologiques, qu'il pratique dans sa monographie, et en référence auxquels cette question pourrait recevoir une réponse circonstanciée.

Les "Notes" n'innovent certainement pas sur la question de l'observa-

tion puisque toute référence à celle-ci en est absente, qu'il s'agisse des descriptions, de leurs usages ou des commentaires méta-discursifs qui pourraient parler d'elle. Par conséquent, on ne sait pas de quelles opérations les descriptions sont le résultat, sauf en ce qui concerne l'indication que celles qui se trouvent dans le texte sont des reformulations de descriptions plus documentées. Mais Malinowski ou Radcliff-Brown l'avait déjà dit. L'image de l'observateur qui en ressort est celle d'une instance contemplative. Il en ressort aussi que celui qui écrit n'est pas celui qui décrit ! (1)

Elles n'innovent pas non plus en ce qui concerne les schèmes d'explication. L'idée d'explication structurale, ou celle, fonctionnelle (même corrigée) ont de grands Ancêtres.

L'idée que la culture est d'essence sémiotique n'est pas nouvelle non plus. *Volens nolens* Geertz est dans la tradition lévi-straussienne même là où il met en jeu les moyens théoriques les plus sophistiqués pour construire son objet, c'est-à-dire le OC comme texte.

Toutefois l'intérêt de son approche me paraît résider sans conteste dans le fait qu'il thématise très fortement ce postulat de l'essence sémiotique de la culture; après lui, plus moyen de l'oublier et de faire comme si le terrain de l'anthropologue pouvait être abordé avec les mêmes moyens que celui de l'herpétologue ou du géologue, c'est-à-dire comme si le chercheur n'avait à répondre qu'à des indices, et non à de signes. Et qu'il le thématise de plus selon toutes ses dimensions, y compris sociales et affectives, dimensions qu'un Lévi-Strauss a en partie réduites à leurs aspects intellectuels, en une psychologie cognitive d'avant la mode.

C'est tout le problème de l'observation en anthropologie qui se trouve néanmoins posé indirectement par là⁽²⁾, même si Geertz en dit peu lui-même, plus que le problème de la théorisation qui me paraît rester comme toute assez classique et conforme aux canons habituels; et ceux-ci, je les crois inévitables, dès qu'on prétend à la connaissance positive, aussi attentif soit-on à la variété des outils conceptuels et des schémas d'inférence ou d'argumentation disponibles selon les disciplines, leur état d'avancement théorique et la nature de leurs rapports à leurs terrains propres.

Une autre originalité des "Notes" me paraît résider dans l'usage qui y est fait de l'"inférence diagnostique"; une fois les signes-objet construits comme observables, celle-ci les considère comme porteurs des symptômes d'une double opérativité structurelle responsable de leur efficace. Je n'ai fait que mentionner ici cet aspect du texte de Geertz sans l'analyser; resterait à montrer comment, à un niveau d'abstraction donné, les descriptions sont configurées de manière à autoriser ce type d'inférence.

Là où les "Notes" me paraissent certainement innover, c'est en effet dans leur façon de mettre en scène, au moyen de formulations complexes et intriquées, une démarche de *"theory building"* selon l'expression de leur auteur.

Mais on donne ainsi une idée du prix à payer, sur le plan de la "clarté" et de la "distinction", lorsqu'on choisit sciemment d'exposer une pensée en voie de formation, et une idée des risques épistémologiques que l'on court à publier un produit dont on veut consciemment schématiser le caractère inachevé. On montre cependant aussi, et c'est ce qui me paraît le plus instructif dans le texte de Geertz, la puissance constructive des langages "quotidiens"

(1) S. Borutti, (1986), 906.

(2) D'autres qui l'affrontent, comme Favret-Saada citée ci-dessus, insistent sur la nature inévitablement interactive et langagière, donc toujours sémiotique du rapport de l'anthropologue avec d'"autres", son terrain, ce qui pose de gros problèmes (et suggère déjà des solutions possibles, partielles et amendables) à tous les efforts de standardisation que les chercheurs sont obligés d'imaginer pour contrôler, même minimalement, leurs procédures de prise de données.

et des logiques naturelles pour schématiser des états de connaissance qui ne peuvent être formalisés dans l'état que suggère leur exposé.

Cette allusion à la schématisation me ramène à ma seconde question, celle de savoir quelle est la portée du premier chapitre des "Notes" dans l'ensemble du discours sur le combat de coqs. Que schématise-t-il sous sa forme de récit? Je ne ferai ici aussi que suggérer une hypothèse de lecture.

Il y a deux façons différentes de lire ce récit. L'une est littérale et elle est en quelque sorte imposée par sa place en début des "Notes": leur lecture commence par lui. L'autre est moins immédiate et elle émerge d'une relecture, une fois achevé tout le parcours.

Relevons cependant deux lectures littérales possibles. L'une prend le récit comme une anecdote historique dont la fonction est d'authentifier, parmi les événements ayant eu lieu, l'aventure arrivée au narrateur-chercheur: on légitime ainsi celui-ci dans la portée référentielle de ce qu'il rapportera par la suite; on atténue à la fois d'avance et pour un lecteur non spécialiste le caractère austère que prendra la monographie par la suite. La seconde lecture littérale peut par contre voir dans ce texte autre chose qu'un récit, à savoir la description d'un certain nombre d'actions du narrateur-chercheur dans sa prise de contact avec le terrain, actions accomplies certes, mais répétables pour d'autres. On ne lira pas alors ce texte comme une aventure, mais comme on suit les items d'une recette pour obtenir un certain résultat (entrer en relation avec l'indigène). Sous le couvert d'une narration on aurait donc, déguisée, une méthodologie.

L'effet de ces deux lectures littérales est d'une banalité affligeante autant qu'est banale l'aventure arrivée aux agents du récit (ce que suggère déjà le titre: "*Une descente de police*", et non sans ironie). Mais ce caractère banal ne saute aux yeux qu'après la lecture de l'ensemble, tant elle contraste avec la complexité aussi bien du texte que de l'objet représenté.

Une seconde lecture, moins littérale, me paraît possible à condition de faire appel à ce que le texte de Geertz a construit concernant le combat de coqs comme *texte*. Une boucle réflexive s'installe alors entre l'objet construit et le contexte de sa construction que le récit met en scène, un récit qui de surcroît est lui-même un texte. En effet, rappelons les prédicats du CC: il raconte quelque chose à quelqu'un; c'est un commentaire métasocial, un outil sémiotique dont les Balinais disposent pour interpréter leur propre vie sociale; il est métaphore (simulation) et tout à la fois métonymie (échantillon) de la vie balinaise... En appliquant ces prédicats au texte narratif inaugurant les "Notes" autant qu'à l'événement qu'il narre, il est possible d'en tirer certaines conséquences.

S'agit-il d'une stratégie, consciente ou non, de la part de l'auteur? Le fait est que le récit me paraît schématiser, en le montrant sans le dire de par sa seule juxtaposition textuelle avec le contenu de la monographie et dans une lecture non triviale (on en trouve des indices dans le récit même⁽¹⁾) que le

(1) Voici quelques indices: comme texte, le récit est une partie métonymique de la monographie, et comme représentation, il en est aussi une image; donnons un exemple de correspondance: la bataille des coqs qui n'est pas décrite dans la seconde n'a pas eu lieu dans le premier. Il y en aurait d'autres: le récit rapporte un combat raté dont la temporalité est celle d'un "temps vide", désordonné selon la temporalité balinaise (qui fait le contenu de la dernière description de la monographie); dans celle-ci le CC est montré comme un temps plein, ordonné, mais dont la fonction est de signifier (par inversion) le désordre. Comme texte encore, le récit est un échantillon d'activité de recherche, comme représentation, une de ses simulations. Et dans cette simulation, justement celle des conditions de saisie de données, la prise de contact du chercheur avec les Balinais (qui n'a rien de romantique

"*jeu d'enfer*" qu'est le combat de coqs n'est peut-être pas très différent, en nature sinon dans ses modalités, de ce jeu en quoi consiste le rapport du chercheur à son terrain, à ses objets et à sa propre société...

Et qu'on devrait du moins y réfléchir. Cette boucle me paraît en effet laisser entendre qu'il n'y aurait donc pas de "vérité" du terrain qui serait, par destin, masquée par les biais objecivants que le savant est bien forcé d'introduire pour contrôler ce qu'il fait mais, de part et d'autre, une schématisation d'univers signifiants dont la mise en contact constitue elle aussi une construction. De part et d'autre.

Marie-Jeanne Borel
Université de Lausanne

FNSRS no 1.139-085
Octobre 1984
